

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA RUCHE LITTÉRAIRE

POLITIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARTIE POLITIQUE.

Correspondance Particulière.

Paris, 17 juin.

Les symptômes d'opposition et de mécontentement contre le gouvernement impérial se multiplient. Ils se produisent particulièrement dans la classe bourgeoise et dans la partie de la population à qui sa fortune et sa position ont permis de jouir des avantages et des bénéfices de l'éducation et de l'instruction. C'est dans les villes, surtout que ce mouvement a lieu.

A Paris, l'Académie française, l'Académie des sciences morales et politiques, l'Académie des sciences proprement dite, ont successivement mécontenté par leurs actes, le tout-puissant hôte des Tuileries. Les deux premières ont déjà été châtiées, l'une pour avoir couronné le livre d'un Républicain, *Le Devoir*, de Jules Simon, l'autre pour avoir élu M. O. Barrot, très-peu républicain celui-là, mais fort anti-bonapartiste, on le sait. Son élection a valu la fameuse *sournée* des dix membres, nommés académiciens, non par l'élection, conformément aux statuts, mais par un acte de *proprio motu*, conformément à la volonté souveraine de notre bien-aimé empereur. Quant à l'Académie des sciences, qui vient de repousser M. Jobert de Lamballe, médecin et protégé de l'impératrice, pour élire M. Jules Cloquet,

elle sera très-prochainement punie, croyez-le bien, de cet acte d'insubordination et de résistance à d'augustes desirs, hautement exprimés, et auxquels on a fait un si médiocre accueil. On trouvera bientôt le moyen de modifier sa majorité, comme on l'a fait pour sa sœur l'Académie morale et politique.

Les écoles, de leur côté, se sont insurgées contre le triste professeur Sainte-Beuve qu'on prétendait leur imposer. Forcé est resté à la pudeur publique, qui s'opposait à ce que ce célèbre renégat fût appelé à enseigner la jeunesse qui, grâce au ciel ! déteste et méprise encore l'apostasie. Le cours a été fermé, à la suite des manifestations unanimes que chacun se rappelle, et, à l'heure qu'il est, malgré le désir ardent de M. le ministre Fortoul, il n'a pas été possible de le rouvrir.

Dans les salons, l'opposition est des plus vives, malgré l'espionnage organisé. On méprise les monarchards, et l'on continue à parler, et assez librement. De même dans les cercles, les boutiques, et les magasins.

Si nous jetons un coup d'œil dans les départements, nous reconnaitrons que dans un assez grand nombre de villes, lors des récentes élections départementales, les mécontents ont levé la tête, et

voté hautement et librement contre messieurs *les candidats du gouvernement*. Plusieurs d'entr'eux, des plus huppés, ont été très-brutalement battus et renversés.

Quant aux ouvriers, à Paris surtout, ils se détachent tous les jours de plus en plus du deux décembre. Je n'en veux pour preuve que les nombreuses condamnations prononcées chaque matin par les juges correctionnels, pour cris séditieux, injures à la personne sacrée du souverain, etc., etc., etc. En ce moment, sous prétexte de complots, détention d'armes, sociétés secrètes, près de 60 citoyens, presque tous ouvriers, ne sont-ils pas trauduits devant la justice ?

Enfin, les paysans eux-mêmes murmurent et se plaignent. Dans *la Somme*, n'ont-ils pas été demander aux habitants d'Amiens, s'il n'y avait pas moyen de *dénommer* l'Empereur ? J'ai retenu le mot qui est textuel. Ces symptômes sont significatifs, et il nous a paru utile de les recueillir et de les grouper en faisceau.

Il est vrai que, pour demeurer décembre, en présence des faits qui se passent, il faudrait avoir une bien grande et une bien robuste foi. Après avoir pris à la France ses libertés et ses institutions, ne lui prend-on pas aujourd'hui son dernier homme et son dernier écu ! Sang, mort et carnage au dehors, épuisement, misère et esclavage au dedans, tel est, en résumé, le contingent de prospérités que nous a apporté le gouvernement impérial. Si aveugle qu'on soit, il faut bien finir par voir clair. C'est ce qui arrive en ce moment.

Malgré ce refroidissement incontestable, les adorations officielles vont leur train. Dimanche dernier a eu lieu à l'Orphéon, une séance où assistait le couple impérial, accompagné des dignitaires de Fran-

ce... et de l'Angleterre. On ne marche plus l'un sans l'autre, c'est du *siamois* au premier chef ; attendons la fin. Un sieur Lefranc a composé une platitude de circonstance, qui a été chantée par 1,200 Orphéonistes. Il convient de vous donner un échantillon de la littérature impériale, sous Napoléon III. Quel triomphe pour les lettres !

Vive l'Empereur !  
C'est l'élu de la France ;  
Il fut son sauveur,  
Il est son espérance,  
Vive la France et vive l'Empereur !

Il ouvre un temple à l'industrie.  
Aux beaux-arts il rend leur splendeur,  
A nos drapeaux leur vieil honneur,  
A la France, il rend son génie !  
Vive l'empereur ! etc.

Que la divine Providence  
Le couvre d'un bras protecteur !  
N'est-ce pas prier pour la France,  
Que prier pour son Empereur ?  
Vive l'Empereur ! etc.

J'ai lu bien des ridicules devises dans les bonbons des confiseurs ; je confesse que je n'en ai jamais vu de cette force. Le plus piètre marchand de dragées n'en aurait voulu assurément à aucun prix. On n'est pas si difficile aux Tuileries, il le paraît du moins.

Sa Majesté, dit M. Lefranc, a rendu son *génie* à la France, on ne s'en douterait guère, en lisant l'exécrable et stupide rapsodie dudit M. Lefranc. On pourrait dire plutôt qu'il le lui a ôté.

Permettez-moi de vous parler d'une bouffonne histoire que j'emprunte à la loi et aux prophètes, la *Gazette des Tribunaux*, qui ne peut pas mentir.

Un jeune homme, né le 5 mai 1823, jour de l'anniversaire de la mort de l'autre Napoléon, ressemblait considérablement à ce dernier. A tel point que M. H. Vernet le remarqua ; moyennant finance, il le *louait* pour poser, chaque fois qu'il avait à reproduire les traits

du grand homme. Ce sosie de l'Empereur fut présenté à Napoléon III qui, en récompense de cette merveilleuse et bizarre ressemblance avec son oncle, le gratifia d'un emploi... dans les écuries impériales. En 1854, le jeune homme trouva humiliant d'être palefrenier, quand il avait le galon d'un Empereur; il demanda en conséquence à servir comme soldat, voyant déjà en perspective, de son physique, les épaulettes de général, pour le moins. Peut-être rêva-t-il aussi un trône! Qui sait? Or, à peine était-il au régiment, qu'il commettait une série de méfaits

qui l'amenaient ces jours-ci devant la police correctionnelle. Il volait aussi lestement le linge, les dolmans, les montres, l'argent de ses camarades, etc., etc., que celui à qui il avait le bonheur de ressembler, volait les trônes, les royaumes et les empires. L'histoire a fini par une condamnation à trois années d'emprisonnement. C'était bien la peine d'être *le portrait de l'autre!* Mourir à Sainte-Hélène, passe! Mais pourrir en prison! c'est bien mesquin! Je trouve la chose humiliante pour la race des Bonapartes.

## AVIS A NOS LECTEURS.

NOS LECTEURS ET TOUTES LES PERSONNES EN RELATIONS AVEC NOUS, SONT PREVENUS QUE LES BUREAUX DE LA RUCHE LITTERAIRE ET POLITIQUE ONT ETE TRANSFERES RUE NOTRE-DAME, No. 69.

## AGENTS POUR LA RUCHE LITTERAIRE.



BUREAU DE LA RUCHE, 69, rue Notre-Dame.....	Montréal.
THOS.-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
G. F. J. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
J. B. E. DORION.....	Avenirville.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MEDHIN ET CIE. LIBRAIRES, LEONARD STREET, 82.....	New-York.
LE MESCHACEBE (Louisiane).....	St. J. B. de la Nouvel-Orléans.
AGENT DE L'Avant-Coureur.....	Donaldsonville (Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CORTAMBERT.....	St. Louis (Missouri.)
GUSTAVE DE VITRE, STRAND, à Londres.....	Angleterre,
VANDER HELF et Cie. Brunelles.....	Belgique.
EDITEUR DU OLD COUNTRYMAN.....	Toronto.
A. A. DELAHOUSSEY.....	Franklin (Louisiane.)
A. GILBERT.....	Boston, (Mass.)
J. PEQUET, Brown street, 304.....	Philadelphie.

EPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

### TROISIEME PARTIE.

#### L'ILE DE SABLE.

#### CHAPITRE V.

#### MYSTERIEUX.

Une nuit d'insomnie, jointe aux incessantes fatigues morales et physiques, essayées depuis son débarquement sur l'île de Sable avait considérablement abattu le vicomte de Ganay. Le sommeil réclamait impérieusement ses droits. Néanmoins, depuis la lecture des papiers trouvés dans le coffret, l'esprit du jeune homme était agité d'une idée si brûlante, que, repoussant les désirs de la nature, il éveilla le Maléficieux et lui dit :

— Philippe, je crois qu'il nous faut recommencer nos explorations. Le retour du *Castor* est incertain. Quoique le naufrage de l'*Erable* nous ait fourni quelques provisions, il serait imprudent de les consommer avant de nous être assurés que nous pourrions nous en procurer de nouvelles. Le littoral de la mer n'est point propre à la culture. Comme moi, vous avez sans doute remarqué que les bords du lac où nous sommes déjà rendus, paraissent fertiles. Il serait donc urgent, à mon avis d'y retourner au plus tôt et d'essayer d'en labourer une partie. Qu'en pensez-vous ?

Le matelot réfléchit quelques instants et il répliqua :

— Votre opinion, messire, me paraît judicieuse. Autant que j'ai pu voir, le gibier n'abonde pas sur l'île quoiqu'en ait dit ce satané...

Arrêté par un regard sévère de l'écuyer, il se reprit :

— Je veux dire le pilote Chedotel. Tenez, messire, je ne sais pas si je me trompe, mais ce diable de marin...

Un nouveau regard expressif lui coupa la parole.

— Passons ! dit brièvement le vicomte.

— Enfin, continua Philippe Finuccur, avec obstination, ce Chedotel, voyez-vous, messire, il m'avait toujours fait l'effet d'un loup-cervier, qui bien, par... Pour revenir à l'affaire, en question, j'envisage l'affaire, comme vous, messire. Il y a plus de corbeaux que de bécasses ici, et plus de grains de sable que de lièvres. La pêche ne donnera pas longtemps.

— Alors, il faut se mettre à l'œuvre au plus vite.

— Au plus vite, messire. Dans ce pays, c'est comme dans la Nouvelle-France, la saison n'attend pas.

— Voici mon projet, dit Jean. Nous laisserons ici dix hommes ; ils seront chargés de terminer les tentes, de préparer la nourriture et de veiller au camp. Avec les autres, j'irai commencer les travaux.

— Mais des instruments ? objecta Philippe.

— Des instruments, c'est vrai ! répondit le vicomte en se frappant le front, des instruments nous n'en avons pas, à moins...

Un éclair d'espérance illumina son visage.

— Appelle Pierre !

Pierre était un des trois matelots qui avaient été préposés à la garde des caisses laissées par la mer sur la grève après l'engloutissement de l'*Erable* et transportées depuis, comme nous l'avons dit, au camp des bannis.

Pierre accourut.

C'était un homme de moyenne taille, à la mine basse et sournoise—un de ces types qui

durent inspirer à Shakespeare son type de Caliban, surnom dont

— Que renferment les coffres ? demanda Jean de Ganay.

— Des farines et des grains variées.

— Il y a aussi des instruments ?

— Oui, messire, les outils du charpentier.

— Est-ce tout ?

— Des pelles et des pioches !

— Ah ! exclama l'écuyer, comme s'il eut été soulagé d'un grand poids.

Une caisse contenait des armes, un baril de poudre. Mais Caliban s'était bien gardé de faire part de cette circonstance au vicomte. Il avait même enfoui, de ses propres mains, et durant la nuit précédente, à l'insu de tous ses compagnons, la caisse d'armes et le baril de poudre.

Caliban avait ses desseins.

— C'est bien, lui dit l'écuyer ; tu peux sortir.

Le matelot salua humblement et se retira en jetant à la dérobée au vicomte un regard plein d'une jalousie haineuse.

— Le ciel exauce mes vœux, oh ! béni soit-il ! murmura dévotieusement de Ganay, quand Caliban fut parti.

— Philippe !

Le Maléficieux qui, par respect, s'était tenu à l'écart, se rapprocha.

— Vous demeurerez ici, et en mon absence, vous commanderez. Mieux que tout autre, vous êtes capable de remplir ce devoir. Si la providence permettait que le *Castor* revînt, vous me feriez prévenir immédiatement. Je compte sur votre dévouement.

Franccœur s'inclina.

— Peut-être, poursuivit Jean, ne retournerai-je que dans quelques jours. Chaque matin, envoyez-moi un courrier avec un rapport de la situation ; je vous transmettrai mes ordres par lui.

Bien qu'il lui en coûtât, de ne pas accompagner dans cette entreprise, le seigneur de Ganay pour lequel il avait conçu une sorte de vénération, Philippe Franccœur répondit :

— Oui, messire.

— Et ajouta encore le Bourguignon, en désignant au matelot le coffret dont il avait extrait les papiers, sans en enlever le portrait, et vous aurez soin de cette cassette. Je vous la confie.

Il n'en dit pas d'avantage ; mais le ton de ses paroles, le geste qui les accentua, équivalaient à une injonction suprême.

— Elle ne me quittera, ni le jour, ni la nuit, répondit le Maléficieux, en se découvrant.

— Merci, Philippe, s'écria le vicomte, tendant au matelot une main que celui-ci n'osa d'abord toucher, et qu'il serra avec chaleur, et en se mettant à genoux, quand de Ganay lui eut dit :

— Quoi, Philippe, refuserez-vous de me donner un signe d'amitié ?

Les préparatifs de l'expédition furent promptement terminés. Ceux des routiers qui étaient malades ou peu robustes furent laissés au camp, et les autres, munis de vivres, instruments aratoires, haches et cognés, se mirent gaiement en marche.

Un mousqueton sur l'épaule, le vicomte Jean de Ganay s'avancait en tête de la colonne. Dans les rangs, on chantait, on riait, on causait. L'infaignable Nabot tarabustait son bon ami Briso-tout, qui jurait, tempêtait, menaçait. L'ex-lansquenet essayait d'adapter à un autre impossible une tentative de bardi non moins impossible ; enfin, malgré la tristesse du temps nébuleux et humide, la petite troupe semblait presque satisfaite de son sort.

Seul Jean de Ganay ne partageait point la loquacité générale. Il réfléchissait. Le vicomte semblait s'être rattaché à la vie. Dans ses yeux animés, on lisait ce, je ne sais quoi de mystérieux comme le titre de certains livres. Sans doute, Jean n'était pas un esprit

vaiguère. Si singulière, si critique que fût sa situation au milieu de cette bande de routiers dissolus et forcenés quand la passion les enflammait, il n'avait point encore faibli. Mais pourtant, il eut été naturel que le découragement amoûtât son énergie et couvrit son front. Pourquoi donc alors, une anxiété fiévreuse empourrait-elle ses joues ? pourquoi ce feu dans ses prunelles ? pourquoi ces regards pénétrants de côté et d'autre, ces pas tantôt lents, tantôt précipités ? pourquoi ces mouvements brusques, cette incertitude ? Quelles émotions le poignaient ? qu'attendait-il ? que désirait-il ? que redoutait-il ?

Peut-être l'apprendrons-nous dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE XI.

### DECOUVERTE.

Tout-à-coup, l'ex-mousquetaire s'interrompit au beau milieu d'une gamme chromatique du plus bel effet, et courant de la queue à la tête de la colonne :

— Pardon, monseigneur, dit-il en abordant Jean de Ganay.

— Qu'y-a-t-il ? demanda un peu brusquement le vicomte, fâché d'être troublé dans sa rêverie.

— Regardez, s'il vous plaît, messire, répondit Gros-bec ; là, dans la direction de mon doigt...

La troupe s'était arrêtée et faisait silence.

— Je ne vois rien, repartit l'écuyer.

— Il vient de se cacher derrière ce gros buisson ; mais il ne tardera pas à reparaitre... Tenez, voyez-vous, maintenant ?...

— Bien, dit Jean, lui ordonnant de se taire par un geste de la main gauche, tandis que, de la droite, il armait son mousqueton.

On distinguait parfaitement, à cinquante pas de distance, un animal qui paissait le gazon.

L'écuyer l'ajusta et fit feu.

Le quadrupède bondit sur les quatre pattes, en poussant un bêlement et retomba sur le tapis de mousse.

Il était mort.

— Un mouton ! c'est un mouton, s'écria triomphalement, un des routiers qui aussitôt après la détonation s'était élancé pour saisir le gibier que venait d'abattre Jean de Ganay.

Le routier ne se trompait pas ; c'était un mouton et un mouton de magnifique espèce.

On comprend le cri de joie que souleva cette découverte. Jamais dépouilles opimes rapportées par un conquérant ne furent plus fêtées que le cadavre du pauvre membre de la race ovine.

Evidemment il ne devait pas être, il n'était pas seul. L'un prétendit avoir remarqué des traces de nombreux troupeaux ; l'autre assura qu'il en avait vu plusieurs fuyant à travers les broussailles, mais que, craignant de leurrer ses compagnons d'une fausse espérance, il n'avait osé en parler. Enfin, ce fut un déluge de paroles au milieu desquelles se heurtaient les assertions les plus saugrenues, les hypothèses les plus incroyables. Jean de Ganay ne savait trop que penser, quoique son contentement égalât, s'il ne surpassait, l'allégresse bruyante de ses subordonnés. Une crainte atroce cessait de mordre son esprit : — puisque l'île renfermait des moutons, ils ne risquaient plus de mourir de faim.

— Ventre et corne, faut allumer du feu et manger la bête, s'écria Brise-tout, en caressant de la langue sa barbe rousse.

— Un moment, riposta Nabot, sautant sur le dos du colosse ; un moment, mon ami, monsieur Galimáfré ; il nous faut est fort bon, mais je vous ai gagné votre ration de déjeuner et par conséquent...



Le nain ne put achever sa phrase, Brise-tout, usant de la facilité qu'il avait de faire jouer sa tête sur son cou comme sur un pivot, avait tourné son épouvantable visage en arrière, et empoigné l'épaule du malheureux imprudent entre ses machoires.

Celui-ci lâcha un cri aigu : il aurait culbuté à la renverse, si Brise-tout, le tenant toujours avec les dents par l'omoplate, ne l'eût apporté devant lui, comme il eut fait d'un fêtu de paille, et, nonobstant les efforts du petit homme pour se débarrasser de la douloureuse étreinte ; nonobstant les coups de poings qu'il lui assénait, balancé une demi-minute en l'air et finalement déposé à califourchon sur le dos du mouton.

Cet incident causa une hilarité générale, qui gagna même le vicomte Jean de Ganay, malgré la gravité que lui commandait son rang. Une fois délivré des serres de son terrible ennemi, pour échapper aux huées dont, à son tour, il était devenu l'objet, Nabot courut diriger son dépit et les brûlements de sa morsure derrière le cercle des rou tiers.

— En avant ! dit l'écuyer. Que l'un de vous se charge de cet animal. Nous le dépêcherons et ferons rôtir sur le bord du lac.

Puis il rechargea son mousqueton, et la petite troupe reprit sa marche.

Le soleil se dégagait des humides vapeurs qui avaient voilé ses rayons, quand on arriva au terme du voyage. Toutes chargées des perles du matin, les rives du lac reflétaient entre les brins d'herbes des millions de diamants, éclairées qu'elles étaient par les premiers feux de l'astre du jour. Vraiment, ce site, surtout après qu'on avait parcouru les landes arides qui le précédaient, portait un cachet féérique : c'était comme l'oasis au sein du désert. Diaphanes et ridées par le souffle d'une brise folle, les eaux du lac miraient la tremblante image des oseraies qui lui formaient une ceinture d'émeraudes. Des poissons, aux écailles étincelantes, sautillaient à travers les larges feuilles de nenuphar pour happer les mouches dont les essaims, semblables à des atômes, tonnoyaient au-dessus des ondes. L'air était imprégné de senteurs parfumées, et pour ajouter aux charmes du paysage, tandis que des hirondelles, au svelto corsage, à la noire envergure, se croisant en tous sens, rasaient la vaine de leurs ailes légères, abrités dans les buissons circonvoisins, quelques oiseaux chanteurs disaient romance d'amour.

Cette puissance hâtive de végétation qui, en cinq ou six jours, dans l'Amérique septentrionale, brode la mantille des campagnes, tisse le parasol des arbres, avait tellement transformé ces lieux que Jean de Ganay se refusait presque à les reconnaître.

Après quelques instants de repos, le vicomte, ayant donné l'ordre de préparer le déjeuner, manda près de lui Gros-bec.

— Tu vas m'accompagner, lui dit-il. Munis-toi d'une hache.

— Oui, monseigneur, répondit l'ex-mousquetaire.

Puis, ils longèrent les bords du lac du côté de la hutte que Jean de Ganay avait aperçue lors de sa première excursion.

Ils ne tardèrent point à atteindre le fourré au delà duquel elle s'élevait. L'écuyer, avant d'aller plus loin, renouvela l'amorce de son arme, et enjoignant à Gros-bec d'être sur ses gardes, s'avança d'un pas discret à travers le bois.

— Oh ! exclama soudain l'ex-mousquetaire, découvrant la cabane. Qu'est-ce ?

— Chut ! fit son guide en redoublant de précautions.

Le zéphyr caressait la cime des arbres avec un doux frémissement, un ruisseau mêlait sa voix argentine au murmure de l'air. Aucun autre bruit ne se faisait entendre.

Une main sur la garde de son épée, l'autre sur la crosse de son mousqueton, le vicomte arriva jusqu'à la porte de la hutte. Cette porte était grande ouverte ; de Ganay entra bravement. Nul fonêtre n'éclairait l'intérieur du réduit. D'abord, l'écuyer se trouva enveloppé dans des ombres épaisses ; mais, peu à peu, ses yeux s'accoutumant à l'obscurité, percurent les objets qui l'entouraient. C'étaient, pour la plupart, de grossiers instruments de pêche ; des vaisseaux de bois ; des ferrures rouillées, pendues à la muraille d'argile, et au centre de la



cabane qui semblait fuir sous terre, quatre pierres noircies sur lesquelles, par une ouverture pratiquée dans le toit, filtrait un rayon de soleil composaient le foyer.

Jean de Ganay s'abandonnait à la surprise, lorsque le son d'une respiration agitée l'avertit qu'il n'était pas seul dans la cabane.

Attachant ses regards vers l'endroit d'où partait le son, il discerna une personne étendue sur un lit de branchages.

— Sois vigilant, dit-il à Gros-bec qui était resté sur la porte.

Ensuite, il s'approcha du lit, en toussant fortement. L'individu endormi s'éveilla.

— Est-ce vous ? dit-il d'une voix faible.

— Qui êtes-vous ? interrogea le vicomte.

— Ah ! monseigneur de Ganay ! s'écria l'autre, essayant de se mettre sur son séant.

— Serait-ce vous, Yvon ?

— Oui, monseigneur ! O ciel ! quel bonheur ! ma sainte patronne a donc exaucé mes ardentes prières !

— Mais, comment ?... Que faites-vous, ici ?

— Monseigneur ! oh que je suis heureuse !... disait Guyonne, folle de joie et oubliant son rôle.

— Enfin...

— La jeune fille couvrait de baisers la main de l'écuyer.

— Enfin ? reprit-il, quand elle se fut un peu calmée.

— Oui, monseigneur... Que Dieu est bon de m'avoir accordé la faveur...

— Parlez Yvon, dit Jean de Ganay, d'un ton un peu sévère.

— Puis il ajouta plus doucement :

— Que vous est-il survenu ?

— Messire, répondit Guyonne, au retour de l'excursion dans l'île, étant demeuré en arrière, j'ai voulu accélérer la marche pour vous rejoindre. Mais en courant, mon pied glissa, je tombai et me cassai la jambe.

— Vous vous êtes cassé la jambe ? s'écria Jean avec une vive sympathie.

— Hélas ! messire ! répondit naïvement Guyonne, j'avais sans doute offensé le seigneur. Que sa sainte volonté soit faite !

— Mais cette cabane !

— Je passai la nuit sur le lieu de ma chute, incapable de faire un mouvement, et je me résignai à mourir de douleur et de faim quand le matin, je vis venir un être étrange, qui me parut un démon. Croyant que c'était la mort, je me résignai à demander pardon à Dieu de mes péchés. Mais lui, dès qu'il m'aperçut, il se cacha, puis revint lentement, se cacha de nouveau, revint une troisième fois, avançant de plus en plus. Ce manège dissipa mes appréhensions. Je lui parlai, il ne répondit pas ; je fis des signes alors, et pen à peu il approcha tout-à-fait.

— C'était un sauvage ? s'enquit anxieusement le vicomte.

— Non, monseigneur ; c'est un Hollandais !

— Un Hollandais !

— Oui, il est complètement muet et idiot, le pauvre homme ! Je crois qu'il aura fait naufrage, il y a bien des années, et aura réussi à gagner cette île où l'instinct de la conservation lui a enseigné les moyens de pourvoir à son existence.

— Et vous, Yvon ?

— Oh ! messire, votre bonté pour un pauvre serf est trop grande. Il m'a transporté dans sa cabane et nourri.

— Mais votre fracture ?

— Ma jambe me fait encore cruellement souffrir, répliqua la jeune fille.

— Est-elle remise, au moins ?

— Oui, messire. Il me l'a remis lui-même. Ça n'a pas été sans peine, mais j'ai tant prié le bon Dieu de me conserver la vie et la santé, pour vous la consacrer, messire, qu'il a daigné m'accorder les secours de sa toute-puissance.

— Où est cet homme ?

— Il est sorti pour pêcher, messire.

— Rentrera-t-il bientôt ?

— Je ne saurais le dire. Mais votre vue le ferait.

— Fuir, ajouta le vicomte observant que Yvon n'osait achever.

— Je le crains, monseigneur.

Jean de Ganay réfléchit durant quelques secondes.

— Il vous est impossible de marcher ?

— Impossible, messire.

— Attendez jusqu'à ce soir, je reviendrai vous chercher pour vous transférer au camp.

Après avoir encore échangé quelques paroles avec le faux Yvon, Jean de Ganay sortit de la hutte, et retourna vers ses compagnons, en commandant à Gros-bec de ne rien révéler de cette aventure.

## CHAPITRE XII.

### MORT DE BRISE-TOUT.

Comme le vicomte de Ganay et l'ex-mousquetaire Gros-bec approchaient du lieu où ils avaient laissé les routiers, ils remarquèrent qu'une grande agitation régnait parmi ces derniers. Rassemblés en cercle au pied d'un chêne, les déportés semblaient discuter chaudement. Ils trépignaient, criaient à haute voix, fendaient la presse, se remuaient en tous sens, et, de loin, avaient l'air de gens prêts à se battre.

Le premier, Gros-bec distingua cette scène extraordinaire : il appela sur elle l'attention de son chef :

— Messire ! dit-il.

Jean de Ganay, dont les pensées s'égarèrent dans le royaume de l'idéal, tressaillit et leva la tête.

— Messire, reprit son interlocuteur, je crois qu'il se passe quelque chose d'insolite là-bas.

Et son doigt s'étendit dans la direction du campement.

Le jeune seigneur regarda dans cette direction.

— Une querelle, sans-doute, dit-il, ensuite. Avançons !

Ils doublèrent silencieusement le pas et bientôt atteignirent les premiers rangs de la ceinture concentrique formée par les bannis. L'esprit de ceux-ci était si puissamment tendu vers d'autres objets qu'ils continuèrent leurs clameurs et leurs gestes sans s'occuper de la présence du vicomte. Au milieu d'eux, la foule était étroitement enclouée. Jean de Ganay fut dans la nécessité de sommer ses subordonnés de se séparer pour avoir connaissance de ce qui les réunissait ainsi en masses compactes.

Son ordre demeura d'abord sans effet ; mais Gros-bec l'ayant réitéré d'un ton impérieux, les turbulents cédèrent et Jean put pénétrer sur le théâtre même de l'action.

Un drame des plus tragiques paraissait sur le point de s'y dénouer, tandis que les spectateurs hurlaient diaboliquement autour de deux individus dont l'aspect était aussi différent que l'emploi dans lequel ils figuraient.

L'un de ces personnages n'était rien autre que notre vieille connaissance, le géant François Rivet, surnommé Brise-tout. Mais le deuxième était un étranger, singulièrement accoutré, d'un habillement composé de diverses peaux cousues ensemble par des plantés ligamenteuses. Il portait ce costume comme un manteau : sa tête, ses jambes et ses bras étaient

mus. Rien de bizarre comme la physionomie de cet individu. Une épaisse chevelure, ébouriffée, couvrait son crâne et descendait, en touffes longues et incultes sur ses épaules tannées par le hâle. Elle servait de cadre à un visage maigrelet, recliné, qui avait un caractère enfantin, quoique la vieillesse en eût déjà marqué les traits de son sceau indélébile. Les membres de cet être étaient secs, démesurément longs et velus comme ceux d'une bête fauve. Cependant sa face était veuve de tout poil. On discernait facilement que cette glabrité n'était pas due à des moyens artificiels, mais à la nature.

La position de l'inconnu était celle d'un condamné à la mort.

Il avait les mains liées derrière le dos et à son cou s'enroulait un cordeau, grossièrement fabriqué, dont un bout jeté par-dessus une branche basse du chêne, était tenu par deux robustes routiers, qui attendaient sans doute un signal pour tirer la corde et étrangler la victime placée à l'autre extrémité.

Soit qu'il n'eût pas le sentiment du supplice auquel on le destinait, soit qu'il méprisât les tortures, le malheureux ne faisait aucun mouvement pour essayer d'échapper à ses bourreaux et promenait sur eux des regards indifférents.

Devant lui, le corps de Brise-tout. La poitrine du colosse était toute découverte, et au-dessous du sein gauche on voyait une large blessure de laquelle sortait à flots un sang noir et épais.

François Rivet n'avait pas encore exhalé le dernier soupir, mais l'heure suprême approchait pour lui.

Sa respiration était inégale et sifflante ; une pâleur verdâtre envahissait peu à peu sa figure et ses prunelles s'éclipsaient sous la paupière dans ses yeux grands écarquillés.

Au moment où le vicomte se présenta sur le lieu du drame, Brise-tout, comme une lampe qui se ranime avant de s'éteindre, se souleva sur son coude et traînant vers les assistants une menace hideuse, il râla plutôt qu'il n'articula les mots suivants :

— Corne de bœuf ! accrochez-le haut et court, compaigns ; mais hâtez-vous, si vous voulez que je voie la dernière danse du maudit avant de descendre chez monsieur Satan !

— N'oubliez pas de lui présenter mes respects, ami Piffard, dit Nabot qui trouvait, à son habitude, matière à plaisanter, même dans une circonstance aussi grave.

François Rivet essaya de prononcer quelques autres paroles ; mais il fut pris d'une convulsion soudaine ; sa bouche rejeta des caillots de sang, en grimaçant un rire sardonique, ses dents s'entrechoquèrent bruyamment, ses bras qu'il tenait douloureusement croisés contre sa poitrine se détendirent et il expira.

— Un phénomène animal de trépassé ! *De profundis !* glapit la voix aigrelette du nain.

— Silence ! s'écria le vicomte tristement impressionné par ce décès dont il ne comprenait point encore les causes.

Cette scène s'était accomplie en bien moins de temps que nous n'avons mis pour la raconter : et sa dernière phase avait été si rapide que les routiers avaient presque oublié l'étranger qui, la corde au cou, considérait tout cela d'un air impassible. Mais, dès que François Rivet eût rendu le dernier souffle, les cris : " A la hart ! à la hart, le meurtrier !" grondèrent de tous côtés.

— Oui, pendons l'assassin, pendons l'assassin ! répéta Nabot du milieu de la foule où il s'était réfugié.

Déjà les deux exécuteurs improvisés, pour témoigner de leur bonne volonté, attiraient le non-lon fatal qui devait lancer une vie humaine dans l'éternité, quand l'ébouyer, mettant son épée au vent, d'un coup trancha le lien.

L'inconnu retomba à terre, en poussant un cri strangulé.

— Quo pas un de vous ne touche à cet homme ! dit Jean de Ganay avec un geste impératif.

Et remarquant que, malgré son commandement, le matelot Pierro manifestait des dispositions récalcitrantes, il marcha sur lui, l'épée haute et lui dit résolument :

— Encore un mot, et tu es mort !

Rien n'est plus propre, on le sait, à intimider les masses que l'audace jointe à la spontanéité ; aussi les déportés frissonnèrent-ils sous le regard intrépide du vicomte. Certain de leur obéissance, celui-ci ordonna à l'un de ses voisins de délier la victime. Son ordre fut exécuté sur le champ. Et l'inconnu aux vêtements de peaux se releva lestement, bondit à travers la cohue de spectateurs qui l'entouraient, et, avant qu'on eût même songé à s'opposer à son dessein, se précipita dans le lac.

Là, il plongea et disparut à tous les yeux.

Revenu de sa surprise, Jean de Ganay s'imagina aisément que cet individu était le propriétaire de la hutte, qui avait prodigué ses bons offices à Yvon. Mais restait un mystère à éclaircir : celui de la mort de Brise-tout.

L'écuyer interrogea ses gens. Il apprit qu'après son départ, François Rivet étant allé explorer la partie sud-est de l'île, avait aperçu un homme qui pêchait. Supposant que c'était un sauvage, le géant s'élança sur lui avec l'intention de le faire prisonnier. Une lutte s'en serait suivie, pendant laquelle l'attaqué aurait frappé son adversaire avec un instrument tranchant. Se sentant blessé, Brise-tout appela au secours, mais sans lâcher prise. Quelques compagnons qui vaguaient près de là accoururent. Ils s'emparèrent de l'étranger, le garrottèrent, le conduisirent au camp, et se préparaient à le pendre pour venger leur camarade et se conformer à ses désirs, lorsque l'arrivée soudaine du vicomte les en empêcha.

Ce récit avait un caractère de vraisemblance assez plausible. Jean de Ganay s'en contenta pour le moment, il fit creuser une fosse et inhumer le malheureux Brise-tout, dont la fin prématurée souleva peu de regrets.

En guise d'oraison funèbre, le Nabot récita sur la tombe du défunt, avec une légère variante, le sixain qu'il avait composé quelques jours auparavant :

Passant, sous cet amas de sable amoncelé,  
Gît la pourriture d'un goinfre ensorcelé  
François Rivet, surnommé Brise-tout  
Passé maître dans l'art de faire atout,  
Qui, faute de soudure,  
Crevra d'une blessure.

### CHAPITRE XIII.

#### PERPLEXITE.

La fin de l'été de l'année mil cinq cent quatre-vingt-dix-huit approche. Depuis trois mois bientôt le *Castor* a débarqué sa cargaison humaine sur l'île de Sable ; depuis ce temps, chaque jour les malheureux abandonnés se sont bercés de l'espoir de voir poindre à l'horizon le navire qui les a amenés, et chaque jour cet espoir a été déçu. L'anxiété plombe leurs fronts, le découragement amollit leurs bras, des colères sourdes grondent dans leurs têtes. Cependant sur le rivage de la mer et sur la rive du lac, des tentes, puis des cabanes se sont élevées, l'existence des proscrits s'est régularisée, ils jouissent d'un certain bien-être. Ceux-ci tuent du gibier, ceux-là capturent du poisson ; tous travaillent plus ou moins ; les provisions d'ailleurs ne manquent point. Outre une assez grande quantité de viandes salées et fort peu avariées qu'ils ont recueilli du naufrage de l'*Erable*, ils trouvent encore sur le lieu de leur exil, bon nombre de moutons, chèvres et autres herbivores domestiques qui y ont été probablement laissés par des colons qui l'ont précédemment habité. Mais les causes d'afflictions abondent : pour la plupart, l'ignorance absolue de la situation de l'île qu'ils occupent, l'obligation de se livrer à des labeurs auxquels ils n'ont point été accoutumés, la sévérité de la discipline à laquelle les soumet le vicomte, la monotonie des relations sont des motifs de cuisants soucis pour quelques uns ; pour les meilleurs natures, la stérilité du sol, l'isolement, l'incertitude des sujets de dégoût ; chez tous, déjà, la perspective d'un hiver dans ces régions sauvages suscite de terribles appréhensions.

Le vicomte Jean de Ganay, lui-même est en proie au doute et à la crainte. Son fidèle matelot, Philippe Francœur cherche vainement à le rassurer. L'écuyer triomphe difficilement de ses chagrins. Mille angoisses lui déchirent l'âme. Le souvenir de sa chère Bourgogne, de sa famille, de ses amis, des gais romans dont son imagination de jeune homme avait brodé les fleurs, planent souvent devant son esprit. Néanmoins il pense rarement à la reine de ses premières amours, à Laure de Kerskoën, et, quand l'image de la charmante châtelaine lui sourit encore, il s'impatiente et se dérobe à ce sourire. Les nuits du vicomte sont pleines d'insomnies, ses veilles pleines de conjectures. L'abattement des gens laissés à son commandement, leur mauvais vouloir, leurs instincts turbulents ne lui ont pas échappé. Il a conçu des soupçons sur la loyauté du matelot Pierre ou Caliban. Cet homme lui apparaît comme un scélérat capable de tout. Mais, jusqu'ici rien n'est venu justifier sa méfiance, et il n'ose l'exprimer de peur de s'attirer la haine des partisans du matelot, car ce dernier, tout en protestant de sa fidélité au chef, s'est formé une sorte de parti qu'il dirige à son gré. Ce parti est composé de tous les plus mutins de la bande, de ceux qui opposent des murmures ou la résistance de l'inertie aux ordres de l'écuyer, qui délibèrent parfois en conciliabule secret et contrarient les projets d'amélioration conçus par Jean de Ganay.

Voulant se mettre à l'abri des intentions malveillantes qu'il leur présumait, l'écuyer les avait renvoyés avec Caliban au poste de la côte, et avait appelé le Maléficieux près de lui au camp du lac. Les premiers, pensait-il, ennemis de la culture, préféreraient s'adonner exclusivement à la pêche et à la chasse, tandis que ceux qui demeuraient avec lui défricheraient la terre. Par ce moyen, aussitôt la récolte achevée, les deux troupes feraient l'échange de leurs divers produits, et pourraient vivre commodément. Ce plan, au premier abord, paraît assez sage. Mais, en y réfléchissant, on s'apercevra qu'il ne pouvait produire que des résultats désastreux. Et, en effet, il créait la jalousie, la rivalité entre des gens aigris par le malheur ; et, de plus, il habitait les amis de Caliban à méconnaître le contrôle du vicomte pour ne plus admettre que celui du matelot. Or, si ce dernier était réellement animé de sentimens bas et envieux, sans doute il profiterait de son ascendant temporaire pour indisposer ses subordonnés contre leur chef réel et peut-être même s'emparer du pouvoir suprême. S'il avait eu plus d'expérience des hommes et des choses, Jean de Ganay n'aurait pas agi aussi imprudemment. Il est hors de question que la jalousie peut commettre les plus noirs forfaits pour satisfaire ses appétits. Ne pourrait-on pas en dire autant de l'ambition, si le code social de l'hypocrisie n'avait légalisé l'une et condamné l'autre ? Mais, comme nous ne nous sommes pas proposé la tâche de réformer les passions et les lois, abandonnons le thème aux philosophes et retournons à l'île de Sable.

Il était huit heures de relevée ; la chaleur, durant tout le jour, avait été suffoquante. A ce moment, le soleil penché à l'occident, semblait plaquer d'or les eaux du lac. Une brise caressante gazouillait dans les rameaux des arbustes ; et, couchés à l'ombre, les routiers jouaient aux dés ou respiraient la fraîcheur du soir.

Après s'être promené pendant quelques minutes à travers les groupes, le vicomte s'approcha d'une hutte au seuil de laquelle le Maléficieux *échiffait* un lambeau de voile pour faire du fil et confectionner des rêts.

— Eh bien ! fit l'écuyer d'un ton mystérieux.

Philippe Francœur jeta un coup d'œil autour de lui avant de répondre.

— Y a-t-il du mieux ? poursuivit Jean de Ganay.

— Du mieux ! non messire ; non la fièvre augmente, hélas ! et tenez, ça me fend le cœur rien que d'y songer. . .

— Chui ! fit l'écuyer portant le doigt sur ses lèvres à la vue d'un routier qui rôdait près de la cabane.

Le matelot comprit ce geste et apostrophant le routier :

— Ohé, Poitevin, va donc lever la nasse que j'ai posée ce matin au bas du lac, tu sais ? . . . elle doit être bellement grosse de frétins, oui bien, par la fourche de Neptune !

— Cuides-tu, vieux loup de mer ? repartit l'autre.

— Par tous les diables, j'en suis aussi sûr que si je l'entendais déjà chanter dans la poêle, mon gars, s'écria Philippe.

— Jarnidieu, alors j'y cours... mais j'en aurai ma part.

— Oui bien, par la fourche de Neptune !

Quand l'intrus se fut éloigné, Philippe Francœur dit à voix-basse au vicomte :

— Pourtant, il y a de l'espoir... beaucoup d'espoir... je me connais un peu en choses médicales, messire, oui bien...

— Le délire a-t-il cessé ?

— Je le crois. Voyez vous-même. Je veillerai tandis que vous y serez.

Le vicomte poussa une claire-voix d'osier qui servait de porte à la hutte et entra. L'intérieur était nu, mais d'une propreté remarquable. Filtrant par une ouverture, pratiquée à hauteur d'homme et tamisée par un rideau de toile fixé devant cette ouverture le soleil répandait dans la cabane une clarté douce et rosée. Vis à vis de la fenêtre, sur un lit de bruyères gisait une personne. Elle semblait profondément endormie, quoique sa respiration fût saccadée. Un drap grossier, mais d'une blancheur exquise était jeté sur elle.

Le vicomte avança d'un pas imperceptible, en retenant son haleine.

Longtemps, il considéra silencieusement la malade.

Est-il nécessaire de dire que c'était Guyonne ?

On l'avait transférée au camp. La fièvre et le délire s'étaient emparé d'elle le soir même de son arrivée et ne l'avaient point quittée depuis lors.

Le premier, Philippe Francœur qui s'était chargé de la soigner avait découvert le sexe du faux Yvon. Informé de cette découverte, Jean de Ganay en recommanda le secret au Maléficieux. Celui-ci n'avait pas besoin de la recommandation. Il savait trop bien à quels désordres pourrait donner lieu une telle révélation. Rude mais affectueux, enjoué mais moral, il eut pour la jeune fille des trésors de tendresse inexprimables. Une mère ne se montrerait pas plus empressée au chevet de son enfant alité que ne le fût le vieux marin près du grabat de Guyonne. Il poussa la délicatesse jusqu'à lui laisser ignorer qu'il savait ce qu'elle était. Mais le jour, la nuit, à toute heure, il faisait sentinelle. Et, aucun des routiers ne soupçonnait encore le mystère.

Les souffrances avaient cruellement ravagé les traits de la pauvre Guyonne. Une pâleur morbide remplaçait les roses de son teint ; ses joues étaient creusées, les pommettes enflammées et ses lèvres sèches et écaillees de pellicules blanchâtres. Cependant sa beauté n'avait pas disparu. Le caractère s'en était seulement altéré. La langueur lui avait enlevé ce qu'elle avait de trop mâle pour y substituer la féminité propre aux femmes.

Ainsi vue dans cette cabane, à la lueur affaiblie du soleil couchant, Guyonne représentait une admirable incarnation de la douleur physique.

Dans son sommeil, elle murmurait des paroles incohérentes au milieu desquelles le prénom du vicomte revenait fréquemment accompagné de soupirs.

Jean lui prit le bras, interrogea son pouls : il battait vite, mais les pulsations n'étaient pas désordonnées. Cet examen parut d'un bon augure à l'écuyer, car un rayon de joie traversa ses yeux. Tirant ensuite de son sein le portrait qu'il avait trouvé dans le coffret dont nous avons parlé, il commença à en étudier attentivement les détails en contemplant tour à tour la physionomie de la grande dame et celle de l'exilée.

— C'est bien cela, pensait-il tout haut ; la ressemblance est frappante ; rien n'y manque, pas même ce grain de roussour au-dessous de l'oreille droite... Quelle énigme ! Oh ! il faut que je la questionne, que je lui dise que...

La jeune fille s'agita sur sa couche et le vicomte resserra promptement le portrait.

## CHAPITRE XIV.

## INTRIGUE.

Ce mouvement ayant dérangé le drap qui couvrait la jeune fille, ses bras, ses épaules et jusqu'à la naissance de sa gorge apparurent dans une éblouissante blancheur dont la malité faisait songer involontairement à l'albâtre. Jean de Ganay baissa les regards, son visage s'empourpra et un indicible frissonnement courut dans ses artères.

— A boire ! murmura Guyonne d'une voix dolente.

Le vicomte jeta autour de lui un regard rapide et inquisiteur.

— A boire ! répéta la jeune fille, en dessillant pour la première fois ses paupières.

D'abord, elle ne reconnut pas l'écuyer qui, dans un coin de la cabane, emplissait d'eau une écuelle de bois ; mais remarquant le désordre de sa toilette, elle ramena le drap traître à sa pudeur.

Le jeune homme revint près du lit, apportant la boisson naturelle et unique qu'il pût donner à la pauvre malade.

En s'approchant, il tremblait de tous ses membres ; un vif incarnat colorait ses joues ; et la sueur perlait à son front. Il avait l'air d'aller commettre une mauvaise action.

Guyonne à sa vue poussa un cri. Ensuite, honteuse, confuse, elle ferma les yeux sans oser prononcer une parole.

— Buvez ! lui dit, bien bas, Jean de Ganay, plus timide, plus effrayé peut-être que sa protégée.

Et, comme elle hésitait, ou plutôt ne comprenait pas cette prière, il ajouta, en s'agenouillant devant la couche et portant l'écuelle aux lèvres de la jeune fille :

— Buvez ; cette eau apaisera la soif qui vous dévore. Que ne puis-je vous offrir quelque chose de plus...

— Merci, monseigneur ! votre bonté pour moi est trop grande, bégaya le faux Yvon, d'un accent profondément ému.

— Vous avez été bien malade !

— Bien malade ! dit-elle avec surprise.

— Oh ! oui ; répliqua naïvement l'écuyer ; bien malade... tellement que nous appréhendions... Mais, votre santé...

— Oh ! messire, messire, ma santé s'est améliorée... considérablement.

— Souffrez-vous toujours de cette fracture?... demanda sympathiquement le vicomte.

Guyonne ne répondit pas sur le champ ; et observant qu'elle cherchait à remuer sa jambe, afin sans doute de s'assurer si la guérison avançait, Jean de Ganay reprit :

— Non, non, ne bougez pas ; les mouvements pourraient vous nuire. Restez...

Après ces mots, il y eût entre les jeunes gens un silence de plusieurs minutes. Ils évitaient de se regarder et il semblait qu'ils craignissent de se communiquer leurs pensées.

Le soleil s'inclinait de plus en plus à l'horizon. Insensiblement les ténèbres envahissaient l'intérieur de la cabane, dont une douce brise rafraîchissait l'atmosphère, en soulevant, avec un frou-frou continu, le rideau de la petite fenêtre.

L'heure était mystérieuse, parfumée d'arômes et de poésie. Le cœur se dilatait joyeusement à ces tièdes haléines du soir. On se sentait noyé dans une énervante langueur.

Jean de Ganay conservait la même position. Prostré devant Guyonne, de sa main gauche il tenait le bras de la jeune fille, et, accoudé sur le lit, cachait son visage dans sa main droite. Les battements de son cœur répondaient à l'unisson aux battements du cœur de la sœur d'Yvon, de leurs poitrines gonflées s'échappaient des souffles brûlants.

Le mal de Guyonne était-il contagieux ? avait-il gagné Jean ? et maintenant tous deux avaient-ils la fièvre ?



Tout à coup, le vicomte attrapa passionnément la main de Guyonne et se pencha comme pour y déposer un baiser, puis repoussant soudain la pensée qui l'entraînait, il se leva brusquement, avant d'avoir accompli cet acte, et se mit à parcourir la cabane en tous sens.

N'eût été l'obscurité, la fille du pêcheur aurait pu discerner que les traits de l'amant de Laure de Kerskoën étaient décomposés et que des larmes ardentes jaillissaient de ses paupières.

De son côté Jean de Ganay se serait aperçu que le faux Yvon pleurait.

Un quart d'heure s'écoula sans qu'ils échangeassent une parole. Des mondes d'idées tourbillonnaient dans l'esprit du vicomte; Guyonne attendait dans une fébrile impatience la fin de cette scène. Involontairement elle laissa échapper un sanglot. A cette expansion de douleur, l'écuyer tressaillit. Il s'arrêta, fit sur lui-même un violent effort, et ensuite, d'un pas tranquille et ferme, vint s'asseoir près de la malade.

Le silence recommença; mais il fut de courte durée. Bientôt Jean de Ganay, qui paraissait en proie à une lutte interne, triompha de ses hésitations et, d'une voix presque solennelle, il demanda à la jeune fille :

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez *fils* d'un pêcheur, vassal du seigneur de la Roche ?

— Oui, messire, murmura d'un ton inintelligible Guyonne intimidé par le début de cet interrogatoire.

— Son *fils* ! reprit le vicomte sans déguiser le mécontentement que lui causait la réponse.

Guyonne ne répliqua point. Elle avait peur; elle pressentait que son secret n'existait plus pour le vicomte ! Et, quand celui-ci répéta pour une troisième fois :

— Son *fils* !

incapable de dissimuler plus longtemps, elle s'écria en joignant les mains :

— Oh ! messire, pardonnez, pardonnez à une pauvre fille !... Je vous dirai tout... toute la vérité...

Accablée par cette confession, elle poussa un long soupir et se tut.

La nuit était complète; on ne distinguait plus les objets dans la cabane.

Jean de Ganay étonné, effrayé de ne plus entendre la voix de son interlocutrice, appela :

— Yvon ! Yvon !

Son appel n'obtint pas de réplique. Tremblant à son tour le jeune homme porta vivement la main sur le visage de Guyonne : il était froid comme le marbre.

— Grand Dieu ! exclama-t-il; ma brutalité aurait-elle hâté la mort de cette malheureuse enfant ?

Puis il ajouta en courant vers la porte :

— Philippe ! Philippe ! un flambeau... une torche !...

Mais à cet instant, le Maléficien se précipitait dans la cabane, en criant :

— Aux armes, messire ! aux armes ! Nos hommes sont révoltés !...

Une décharge de mousqueterie accompagnée de vociférations épouvantables, vint aussitôt confirmer l'assertion de Philippe Francœur.

Oubliant tout, le vicomte bondit, plutôt qu'il ne s'élança au dehors.

Il avait mis son épée au vent, et tandis que sa main droite brandissait la lame étincelante dans la noirceur, sa main gauche armait un pistolet.

Derrière lui, mais ayant de la peine à le suivre, tant les allures du jeune homme étaient prestes, courait Philippe Francœur. De son côté, le matelot était bien armé de toutes pièces pour ainsi dire. A sa ceinture pendait une hache d'abordage à deux tranchants; un mousquet était jeté sur son épaule, et, tandis qu'accroché par la dragonne un sabre se balançait à l'un de ses poignets, serré à la hampe par les doigts, une pique hérissait son acier luisant à cinq pas devant lui.

Les ténèbres couvraient la terre. Au ciel, d'un bleu sombre, quelques rares étoiles, oubliées sur un azur honteux scintillaient en décrivant des fractions de cercle. Des nuages gris de fer, cotonneux, estompaient la voûte céleste vers l'occident. La brise était toujours tiède et fraîche, mais de temps en temps, un coup de vent bref, piquant, lui succédait. Rien n'annonçait un prochain orage ; rien n'annonçait que la nuit serait sereine et tranquille. Dans la plus grande partie des régions américaines, du nord au sud, les variations atmosphériques sont si soudaines, si inopinées qu'elles déjouent souvent les calculs des météorologistes les plus expérimentés.

Devant le lac, se déployait une pelouse d'un quart de mille de rayon à peu près. Les tentes des proscrits en occupaient une partie, leurs essais de culture et des bruyères une autre : un cordon de bois feuillu servait de rideau à la clairière.

Quand le vicomte et le matelot sortirent de la hutte, tout était plongé dans l'ombre ; mais ça et là à travers la densité des limbes on voyait se profiler des masses et des silhouettes plus opaques que l'opacité des ténèbres, et des étincelles éblouissantes trouaient la profondeur de la nuit.

Mille cris étranges déchiraient le calme ; et puis des détonnations intermittentes précédées d'éclairs, venaient ajouter à l'horreur de tous ces mystères.

— Mort ! mort ! mort au tyran ! mort au vicomte Jean de Ganay ! hurlaient des voix lointaines !

— Secours ! secours ! St. Denis ! Montjoie ! aux armes ! aux armes ! clamaient d'autres voix plus proches.

## CHAPITRE XV.

### INSURRECTION.

Avant de rapporter les événements de cette nuit mémorable dans la vie des routiers abandonnés sur l'île de Sable par le marquis de la Roche, disons en quelques lignes ce qui s'était passé durant les journées précédentes.

Le lecteur se souvient sans doute que le vicomte Jean de Ganay avait jugé à propos de partager ses gens en deux bandes : l'une qui devait camper sur le bord de la mer, l'autre s'établir près du lac et s'employer plus spécialement à des travaux de défrichement et de colonisation. Cette seconde troupe, composée de dix-neuf hommes seulement depuis la mort de Brise-tout, formait pour ainsi dire, l'état major. Le lieu qu'elle habitait était une sorte de quartier général où l'écuyer avait fait transporter les munitions et tous les objets qui n'étaient pas d'un usage immédiat et journalier. N'ayant laissé entre les mains du détachement sous les ordres du matelot Pierre qu'un petit nombre d'armes, il pensait être assuré contre une tentative de révolte de la part de ceux qu'il regardait avec raison comme les plus indisciplinables de la troupe. Par malheur, Jean de Ganay avait compté sans son hôte. On a vu dans un chapitre antérieur que lors du naufrage de l'*Erable*, le matelot Pierre avait clandestinement détourné et caché en lieu sûr une caisse d'armes. Dès cette époque le traître ruminait un complot. Sournois, ambitieux, il aspirait à renverser Jean de Ganay, n'importe par quel moyen, et à le remplacer au commandement suprême. Si Pierre n'avait pas cette vigueur d'esprit, et cette force musculaire qui en imposent aux masses, il possédait à un haut degré l'art de la dissimulation et de faire rayonner autour de lui les mauvais desseins qu'enfantait son imagination. Les soupçons du vicomte sur ce misérable n'étaient donc que trop fondés. Que si l'on est surpris que Jean de Ganay, devinant, comme c'était le cas, les dispositions hostiles du matelot, lui eût confié une autorité aussi grande que celle dont il l'avait investie, nous répliquerons qu'en procédant de cette manière l'écuyer avait pensé qu'il s'attacherait le matelot, et quo, d'ailleurs, nul autre que Pierre, sauf le

Malficieux, n'était capable de maîtriser une partie quelconque des bannis. Au surplus, Jean de Ganay, malgré ses appréhensions, n'avait eu jusque-là qu'à se féliciter de la mise en œuvre du plan qu'il avait adopté, et si l'esprit de Pierre n'eût été une espèce de creuset où les plus détestables passions s'amalgamaient aux plus perfides projets, probablement les routiers auraient insensiblement réussi à jouir d'une existence tolérable. Mais l'envie ne compte qu'avec ses intérêts. Peu importait à Pierre que la moitié de ses compagnons d'infortune mourussent, d'une mort affreuse, pourvu qu'il supplantât le vicomte, et se débarrassât, du même coup, de Philippe. L'aveugement pour qui il éprouvait une haine implacable, surtout depuis que ce dernier l'ayant surpris dans un état d'ivresse complet, avait averti son seigneur et maître, et attiré sur le débauché une verte semonce. Pierre renferma ses fureurs et ses aspirations. Puis, adroitement, il répandit parmi les siens que les *Colons* (ainsi on avait désigné les bannis qui habitent le bord du lac) vivaient dans l'abondance, tandis qu'eux, les *Soudards*, ils manquaient souvent de nourriture. Pour expliquer cette rumeur, Pierre disait avoir remarqué au camp des *Colons* une immense quantité de barils et de coffres, provenant de *l'Erable*, et qui renfermaient tous des viandes salées et des conserves. Ces assertions faites à demi, avec des restrictions habiles, et toujours confidentiellement, trouvèrent des crédules. Passées de bouche en oreille, elles grossirent vite. Bientôt il y eut des *Soudards* qui affirmèrent que les *Colons* se gorgaient des mets les plus délicats, *prenaient moult soulas et esbattement*. Si absurde que soit un mensonge, il trouve toujours des partisans chez ceux dont il flatte les instincts ou les désirs. Peu à peu les *Soudards* se prirent d'inimitié contre les *Colons*. Rassemblés le soir, sur le rivage de la mer, ils se plaignaient, blasphémaient, et s'excitaient à la révolte. Caliban riait sous cape; l'hypocrite leur prêchait la patience, et l'abnégation pour leurs frères *plus heureux*, sachant bien que c'était jeter de l'huile sur le feu. Quant à leurs marques non équivoques de mécontentement, il n'avait garde de les mentionner au vicomte dans le rapport qu'il lui envoyait quotidiennement. Au contraire, selon lui, les *Soudards* étaient doux comme des moutons et prêts à tout sacrifier au service du sire de Ganay.

Quoiqu'il ne s'endormit point dans une fausse quiétude et suspectât une partie de la vérité, Jean ne croyait pas qu'une révolte fût possible et encore moins prochaine. Le jour où s'accomplirent les faits que nous nous disposons à consigner ici, il avait condamné à un châtiment corporel un des *Soudards* pour avoir provoqué, battu et grièvement blessé un *Colon*. La punition était juste, mais pas au point de vue des *Soudards*. Le soir, à leur habitude, ils s'attroupèrent et proférèrent des menaces contre les *Colons*, que le vicomte de Ganay favorisait sans cesse, disaient-ils, à leurs dépens. Cela ne pouvait durer. Il fallait une fin et si on les poussait à bout, ils provoqueraient qu'ils avaient du sang dans les veines. L'orateur de la bande, l'âme damnée de Pierre, un Italien nommé Ludovico Ruggi, mais plus connu sous le sobriquet de *Long-croc* (sobriquet que lui avait vraisemblablement valu le développement fabuleux de ses moustaches), monta sur une tonne vide et harangua la foule. Il rappela la condamnation qui avait eu lieu dans la matinée, démontra, en dénaturant les incidents de la querelle entre le *Soudard* et le *Colon*, que la peine infligée au premier aurait dû être au second, pas-n'en revint plusieurs vieilles sentences rendues par le vicomte contre ses braves *compagnons* au profit des *privilegiés*, récapitula cent griefs imaginaires, parla de courage, valeur, égalité, et enfin termina en s'écriant qu'au nom de la justice ils étaient tous tenus de demander, d'exiger, d'obtenir une réparation! Ludovico improvisait chaleureusement; son éloquence de tribun savait faire vibrer les cordes sensibles dans un auditoire populaire. Des tonnerres d'applaudissements accueillirent sa péroraison. L'opportunité était belle, Pierre ne lui manqua point. "Oui," dit-il, lorsque Ruggi eut achevé son discours, oui, je commence à m'apercevoir, *enfin*, qu'on nous traite en lépreux, et que nous ne sommes que les serfs des *Colons*. Jusque-là j'avais fermé les yeux à la lumière; aujourd'hui me voici forcé de les ouvrir. . . . Je tremble en songeant que ma *bonne foi* a été indignement trahie. . . . et, comme notre cher ami Long-croc, je suis convaincu qu'au nom de la justice, nous sommes tous tenus à demander, exiger et obtenir une prompte et décisive réparation."

La conclusion du matelot fût reçue par des bravos non moins énergiques, non moins bruyants que celle de Ruggi. *Bis repetita placent*.

Mais, s'il est aisé de discourir, il n'est pas aussi aisé d'agir. Pierre ne l'ignorait point. Quand l'un des mécontents s'écria: "Comment avoir cette réparation?" il se fit un grand silence dans l'assemblée. L'Italien tortilla sa moustache en interrogeant Pierre du regard; celui-ci se pinça le nez d'un air embarrassé, non qu'il ne fût pas préparé à cette question; Pierre avait à l'avance combiné sa tactique; mais il était poltron, n'aimait pas se compromettre, et il attendait qu'un autre pût l'initiative; quitta à diriger ensuite tous les fils du complot. Ce qu'il avait prévu arriva. Pendant que Ruggi émettait ses crocs et que lui-même se tourmentait les fosses nasales, un petit homme, grêle et fluët, à la mine de furet, répondit légèrement:

— Suc à papier ! c'est donc bien difficile que de changer de camp avec les Colons ?

— Pour ça, non, dit un voisin ; mais le seigneur de Ganay y consentira-t-il.

— *That is the question!* murmura un Anglais remarquable par son teint livide et ses formes osseuses et décharnées.

— Corne de bœuf ! cria un quatrième, quel besoin avons-nous du consentement de celui-ci ou de celui-là. Ne sommes-nous pas les plus forts ?

La digue venait d'être rompue. Timides et incertaines d'abord, mais peu après rageuses et menaçantes des imprécations furent proférées de toutes parts contre le vicomte de Ganay.

Pierre se frotta les mains, l'italien travailla ses poils en tous sens.

— Corne de bœuf ! reprit l'homme qui venait de parler, si vingt gaillards comme nous ne sont pas capables de dire "viens ici que je t'envoie" à cette volée d'oisons de-là-bas !

— On les étrillera, cria une voix ?

— Mais ils ont des armes, dit une autre.

— Des armes . . . c'est vrai ! objectèrent plusieurs.

— Et nous aussi ! fut-il dit d'un ton perçant par un individu caché dans la foule.

— Nous . . .

— Oui ! oui ! oui . . .

— Où ça ?

Cent demandes, cent interpellations se croisèrent à la fois.

— Allez à la grotte de sable ! dit la même voix perçante qui avait crié : Et nous aussi !

La grotte de sable était l'endroit où Pierre avait caché sa caisse d'armes.

On y courut, la caisse fut rapportée en triomphe.

— Et, maintenant, vociféra l'italien, compaigns, nous sommes tous déterminés, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, oui . . .

— Il faut battre le fer quand il est rouge. Qu'on se partage fraternellement les armes, et en avant donc !

## CHAPITRE XVI.

### COMBAT.

Le commandement des rebelles avait été offert au matelot Pierre. Mais celui-ci, trop fin pour accepter une si lourde responsabilité, l'avait refusé. Son sosie, Ruggi appelé ensuite à la direction générale, s'était empressé d'accepter. Vantard et fanfaron, mais néanmoins brave et amoureux des périls, l'italien avait toutes les aptitudes requises pour faire un chef d'insurrection.

Pris à l'improviste, les proscrits du camp du lac n'avaient point eu le temps de se mettre sur la défensive.

Ne sachant d'ailleurs à quelle sorte d'ennemis ils avaient affaire, appréhendant que ce ne fussent de ces sauvages Indiens dont ils avaient oui raconter les horribles expéditions, ils se laissèrent d'abord aller à l'épouvante.

Mais Jean de Ganay connaissait les assaillants ; d'une voix puissante il commanda à ses gens de le suivre et de faire résistance. Chacun s'arma à la hâte, et en quelques minutes les Colons éparpillés sur la rive du fossé qu'ils avaient creusé devant leurs tentes, étaient prêts à bien recevoir les agresseurs.

On ne distinguait rien encore que des corps se mouvant dans l'ombre.

D'intervalles en intervalles des clameurs retentissaient, au milieu d'une fusillade nourrie qui partait du côté du bois seulement.

L'ex-lansquenot Gros-bec et Philippe Francœur s'étaient portés à côté du vicomte de Ganay, près de la porte d'entrée. L'accès du camp devenait donc difficile, car il était protégé par le fossé qui décrivait autour une demi-circonférence dont le lac était la corde.

Avec moins de précipitation, plus de ruse et d'entente, les conjurés auraient eu bon marché de leurs compagnons. Pour cela il n'eût suffi que d'arriver sans bruit jusqu'à l'issue, et à se précipiter ensuite dans le camp. Mais la première troupe aperçut un groupe d'hommes qui se promenaient. Caliban, chef de cette troupe, crut que l'un de ces hommes était Jean de Ganay. Comme le but du rebelle était surtout de se débarrasser du vicomte, il ordonna de faire feu. Une fois la première explosion opérée, d'autres se succédèrent alternativement. Ce fut en pure perte. Soit que la nuit les empêchât de viser juste, soit qu'ils fussent inhabiles au

manement des armes à feu, les Soudards n'atteignirent personne. Jean de Ganay avait ordonné à ses subordonnés fidèles de ne tirer que sur son injonction expresse.

Remarquant que les insurgés ralentissaient leur feu, il jugea le moment favorable pour les engager à rentrer dans l'ordre, en les priant, s'ils avaient des griefs, de les lui signaler pour qu'il avisât à les redresser.

Ces discours fut couvert par des cris sauvages, et une triple détonation vint apprendre aux Colons que les Soudards étaient décidés à tout braver pour assouvir leurs passions.

— Ventre de biche ! dit Gros-bec en tombant à la renverse, je suis touché.

Jean de Ganay, se retourna.

— Qu'y a-t-il ?

— Les russiens m'ont lesté pour l'éternité. . . . Adieu, monseigneur ! adieu ! ventre de biche, autant cette mort qu'une autre, ventre de . . .

— Un de tué ! mâchonna le Maléficien entre ses dents. Par le trident de Neptune, je le vengerai, oui bien.

Un grand bruit, suivi de deux décharges de mousqueterie, l'une au nord, l'autre au sud du camp, coupèrent court au soliloque du matelot.

— Ils ont formé un plan, dit froidement le vicomte. Leur résister n'est pas chose difficile, mais nous devons essayer de nous emparer des chefs. Ce Pierre.

— Pierre, oui, monseigneur, lui seul a pu les exciter et les pousser à une semblable équipée.

— Bien. Prenez cinq hommes avec vous. J'en prendrai également cinq et nous sortirons. Les autres veilleront.

— Restez, plutôt, messire. Vous exposez . . . .

— Point de réplique ! allez et faites vite.

Philippe Francœur s'éloigna à grands pas.

Le vicomte appela. Aussitôt cinq Colons des plus robustes et des mieux armés se trouvèrent réunis près de lui.

— Vous me suivrez, leur dit-il, et quoiqu'il advienne, ne faites usage de vos armes que dans le cas de nécessité absolue. Souvenez-vous que ce ne sont pas des ennemis, mais des frères de malheur, ôgérés, que nous avons à combattre.

Philippe Francœur et cinq hommes s'étant joints à eux, ils sortirent en bon ordre du retranchement, et, malgré le feu continu des Soudards, se portèrent vers le bois.

En ce moment les nuances bleu-gris d'un gros nuage qui s'étendait au-dessus du camp se dégradèrent. Une lueur soudaine éclaira ses franges.

C'était une de ces aurores boréales si communes dans les régions de l'Amérique du nord. Le phénomène s'était annoncé par un brouillard vaporeux voltigeant au septentrion ; quelques secondes après un arc lumineux se dessina au faite, puis des cercles concentriques également lumineux se formèrent entre des zones obscures d'où jaillirent des rayons éclatants ; ensuite cercles et zones s'ébréchèrent, et enfin une éblouissante auréole de feu vint couronner le sommet et inonder la campagne de lumières.

Alors, assaillis et assaillants furent en état de s'observer mutuellement.

Se voyant découvert, le chef des révoltés résolut de jouer le tout pour le tout.

— Rendez-vous et il vous sera fait grâce ! cria Jean de Ganay.

— Mort aux privilégiés ! répondit Pierre.

De son mousquet, il ajusta le vicomte, le coup partit. le plomb siffla aux oreilles de l'écuyer, mais sans l'effleurer.

Ce fut le signal de l'engagement.

Furieux, les Colons, à leur tour, firent feu sans attendre d'ordre. Les Soudards répondirent et des deux côtés plusieurs hommes tombèrent.

Le matelot Pierre, craignant que sa troupe ne fût pas assez forte, prit un sifflet et en tira un son aigu pour rallier les deux détachements qu'il avait chargés d'attaquer le camp en flanc. Philippe Francœur sentit de quelle importance il était pour sa cause d'empêcher ce mouvement. Avec ses cinq hommes, il se jeta au-devant de l'italien Ludovico Ruggi et le chargea vigoureusement. L'ayant atteint lui-même sur la lisière du bois, il le saisit à bras le corps et essaya de le faire prisonnier ; mais l'italien était souple autant au moins que le Maléficien était robuste. Pendant quelques minutes il déjoua tous les efforts du matelot pour le renverser. A la fin, haletant, épuisé, il tomba à terre. Philippe lui mit le genou sur la poitrine.

— Rends-toi ! lui dit-il.

— J'étouffe ! bégaya Ludovico.

— Ta parole de m'obéir, et je te donne merci.

— Je jure sur les saintes reliques ! proféra l'italien.

Philippe Francœur ne doutant pas de la loyauté de ce serment retira son genou ; mais à

l'instant même, Ruggi, sortant de son habit un long stylet, s'élança sur le matelot et il alla l'assassiner lâchement, lorsqu'une détonation retentit.

L'Italien tourna deux fois sur lui-même et retomba sur le gazon.

— Eh bien! que dites-vous de mon coup d'essai, maître Philippe? nazilla une voix.

— Comment! c'est toi, morveux! reprit le matelot.

— *Où bien, par la fourche de Neptune*, reprit Nabot en rejannant. Moi qui vous ai débarrassé de ce lai-chien-là? eh! eh! dites donc encore que je ne suis bon qu'à plumer des oisons! Savez vous que le signor Ludovice vous mémegeait un vilain quart d'heure?

— Tu es un brave garçonnet.

— Fausse monnaie que les louanges, marmotta Nabot en rechargeant le pistolet dont il s'était si adroitement servi.

La lutte était toujours acharnée à l'endroit où Philippe avait laissé le vicomte. Il y courut. L'aurore boréale s'éteignait déjà; les ténèbres reprénaient leur empire.

Comme le Maléfieux reparissait dans la mêlée, il aperçut un individu accroupi derrière un pin qui, le mousquet à l'épaule, la main sur la détente, ajustait Jean de Ganay. S'élançant sur cet individu, rabattre violemment l'arme, fut pour le matelot l'affaire d'une seconde; mais le coup partit, et Philippe Francœur reçut la balle dans la cuisse.

Ensnérés, les Colons se ruèrent sur les Soudards, qui commencèrent à fuir dans toutes les directions.

Un quart d'heure après, ils étaient entièrement dispersés.

La révolte apaisée, le vicomte fit apporter des torches, et on procéda à l'examen des pertes. Heureusement elles n'étaient pas considérables. Trois Colons et deux Soudards étaient restés sur le champ de bataille; les premiers avaient, en outre, quatre hommes de blessés plus ou moins grièvement; les seconds avaient enlevé les leurs. Les victimes furent transférées au camp, les uns pour y recevoir les soins qu'exigeait leur état, les autres une sépulture commune.

Ces devoirs accomplis, le vicomte posa des sentinelles autour du camp, et ayant de se livrer au repos voulut rassurer sa mystérieuse protégée.

Le jour se levait.

Jean trouva le Maléfieux étendu en travers de la porte de la cabane.

— Que faites-vous là? demanda Jean.

— Messire, répliqua simplement le digne matelot, je gardais.

— Mais votre blessure!

— Ce ne sera rien. Ceux qui m'ont apporté là prétendaient me déposer dans la cambuse, mais.

Philippe posa le doigt sur ses lèvres en souriant.

— Généreux ami! s'écria le vicomte avec une effusion sincère; oh! je n'oublierai jamais la noblesse de votre cœur!

— Ne pensez pas à moi, messire. Entrez plutôt.

Jean de Ganay poussa la claire-voie, et aussitôt une exclamation vibrante jaillit de ses lèvres. Guyonne avait disparu!

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

## QUATRIÈME PARTIE.

GUYONNE ET JEAN DE GANAY.

### CHAPITRE I.

CINQ ANS APRES.

Il est environ huit heures du matin. L'air est froid et imprégné d'une moiteur pénétrante. Des vapeurs épaisses, grisâtres, s'élèvent de toutes parts. On ne distingue pas à dix pas devant soi.

Debout sur la glace, deux individus se livrent à la pêche.

Ils sont hermétiquement enveloppés dans des peaux de loup marin, qui leur encapuchonnent la tête de telle sorte que l'on n'aperçoit que leurs yeux.

La coupe de ces vêtements est aussi grossière que la matière dont ils sont faits. Cependant

celui du plus grand des deux individus a une forme moins *brute* ; et soit que la personne qui le porte sache mieux *s'habiller* que son compagnon, soit que sa conformation ait plus de souplesse, ce costume, quoique singulier, n'a pas de mauvaise apparence. C'est une espèce de blouse descendant jusqu'aux genoux ; puis des pantalons à pied qui s'attachent à la ceinture.

Des gants de pelletterie emprisonnent les mains.

Près des deux individus, un bon feu, au-dessus duquel rôtiissent des poissons ; et à côté du feu une large planche plate, légèrement recourbée à l'une de ses extrémités et qui sert probablement aux inconnus, de traîneau pour véhiculer les produits de leur pêche.

À cette pêche, ils procèdent de la manière suivante :

Par un trou pratiqué dans la glace avec une pique, ils passent une corde de nerf d'animal que termine un hameçon fait avec un clou. Un morceau de chair tient lieu d'amorce. Quand le poisson mord, ils retirent la corde et une sole ou une morue va grossir le tas de victu mes amoncelées au bord du trou.

Les deux pêcheurs n'articulent pas une parole. Mais, de temps en temps, le plus grand tonne ; l'autre, alors lève la tête, et ils se font des signes à la façon des muets.

Cependant le brouillard se dissipe peu à peu. Mais le ciel demeure couvert de nuages cotonneux qui roulent lentement du nord au sud. Insensiblement, l'horizon étend ses barrières. La nappe de glace s'allonge, puis elle se frange de bizarres déchiquetures, et enfin aboutit à la mer, de laquelle s'éminent des brèves follettes qui dansent à la cime des vagues.

D'intervalle en intervalle des bruits se font entendre. Ils ressemblent au fracas lointain du canon, ou à des mugissements souterrains.

Les deux pêcheurs ne paraissent pas s'inquiéter de ces sons. Mais tout à coup, un grognement sourd retentit vers l'ouest : nos inconnus tressaillent, échangent un regard, et fixent leurs yeux dans la direction d'où vient le grognement.

La densité du brouillard les empêche de rien discerner encore. Toutefois, ils ont interrompu leur occupation. L'un et l'autre a empoigné une pique et un couteau.

Un second grognement frappe leurs oreilles. Il est plus rapproché que le premier. Alors celui des deux individus qui est mal accouré, prenant son compagnon par la main, lui montre du bout de sa pique un point noir se dessinant derrière un glaçon. Le point grossit ; c'est une masse ; c'est un corps animé, un quadrupède, un ours !

Une minute s'écoule. Les pêcheurs guignent d'un œil l'ours qui s'avance majestueusement, et de l'autre, se consultent réciproquement. Leurs bras s'agitent, comme dans une discussion. On dirait que le petit veut aller à la rencontre du terrible carnivore, et refuse au grand la permission de l'accompagner. D'autre part, le grand insiste. L'ours avance toujours. Il est parfaitement visible. En marchant, il aspire l'air, et pousse des grondements sinistres.

La taille du carnassier est énorme. Son pelage, d'un roux foncé et luisant est, malgré la longueur des poils, francé de plis qui annoncent la maigreur. Ses prunelles ardentes, flamboyant comme des escarboucles ; sa langue, qu'il promène sur ses labiales, sa langue d'un rouge de sang, indiquent que l'animal cherche une pâture.

Il vient de flairer la chair ; il renifle brayamment, s'arrête, lève son museau et aperçoit les pêcheurs. Sa queue s'agite ; ses muscles frémissent ; puis il fait un mouvement, comme pour prendre sa course ; puis il hésite, reste là le corps démesurément tendu, le nez au vent ; puis il projette une patte, la retire, ferme vivement ses paupières, les rouvre plus vivement encore, lance un regard farouche et incertain, se consulte, se dresse à demi sur les pattes de derrière, retombe pesamment, fait un bond et se retient encore.

Alors, le plus petit de nos personnages, ayant triomphé des instances de son camarade, se porte en avant. Mais, il a déposé sa pique, enlevé son gant de la main droite, et se dirige vers l'animal, sans autre arme qu'un long couteau.

L'ours sent un ennemi. Ses indécisions cessent. Il s'assied sur son train de derrière, et tout en surveillant le pêcheur, de sa pupille éclatante, il peigne complaisamment sa robe avec ses griffes acérées comme des pointes d'acier.

Déjà, le pêcheur n'est séparé que par une distance de cinq pieds de son formidable adversaire. A son tour, il fait halte. Une demi minute durant, ainsi que deux athlètes prêts à s'étreindre corps à corps, l'homme et la bête se toisent, s'étudient.

L'autre pêcheur accourt ; et, à cet instant, le premier s'élançe bravement sur l'ours qui se dresse debout, ouvre ses membres de devant, entre lesquels se précipite le hardi pêcheur. Son bras droit brandit le couteau, et quoiqu'à demi étouffé par la patte gauche de l'animal, qui tâche de lui briser les reins contre sa poitrine, il va le frapper au défaut de l'épaule, quand, d'un coup d'ongle, ce dernier lui déchire la main droite et fait choir le couteau.

La douleur arrache un cri à l'homme, et il roule sur la glace avec le quadrupède.



C'en est fait de l'assaillant, car déjà on entend le cliquetis de ses vertèbres qui se disloquent, et des flots de sang rougissent le théâtre du combat. Mais un secours survient. Le second pêcheur fond sur l'ours, le frappe vigoureusement de sa pique sur le dos. La pique rebondit sans entamer la carapace du roi des régions boréales. Néanmoins il abandonne sa proie pour se ruer sur le nouvel agresseur, lorsque grince un craquement lugubre. Puis, en moins d'une seconde la glace ploie ; elle se disjoint, se divise !

L'ours et le cadavre de sa victime disparaissent dans un abîme.

L'irruption des eaux couvre le bruit de ces deux corps qu'elles ont reçu dans leur sein.

Mais, chassé par les flots courroucés, un gigantesque fragment de glace dérive, s'éloigne. Par bonheur, le deuxième inconnu s'est trouvé dessus, au moment de la disjonction. Espérant que son malheureux ami remontera à la surface du gouffre, il s'accroupit sur le bord du glaçon et interroge anxieusement le cercueil liquide. Déjà l'onde bouillonne, écume des myriades de globules, une espérance se glisse au cœur de l'homme ! Ses yeux disent au ciel une prière de gratitude ; mais, ce mouvement de joie fébrile s'évanouit plus vite qu'il éclaircit. Des incommensurables profondeurs de la mer surgit une tête velue !

Plein d'angoisses, le pêcheur saisit sa pique. Un duel s'engage entre l'animal et lui. Mais le premier n'a pas l'avantage. Obligé de se soutenir sur l'eau, il tâche d'ancrer ses ongles dans les parois du glaçon. Elles s'exfolient, cèdent. Le monstre enfonce. Il répare, recommence ses tentatives. Un coup de pique sur le crâne le précipite de nouveau au fond des plaines aquatiques. Ruisselant d'eau, de sang, la langue pantelante, les narines fumantes, il ne se décourage pas. Le voici qui s'agit, qui fend les lames, se cramponne à l'épave naturelle, et cherche à se hisser. La pique du pêcheur bat son crâne comme le bélier bat une muraille. Et vainement ! Le fer s'éמושse contre l'os. Un marteau produit plus d'effet sur une enclume !

L'ours échauffé, haletant, exhale des souffles rousants comme ceux d'un soufflet de forge. Et ses yeux ne quittent pas l'ennemi qui le harcasse. Enfin, il fléchit, ses jarrets se détendent ; l'inconnu pensant que le monstre va s'engloutir, suspend ses coups pour reprendre haleine. Mais ce n'est qu'un moment de trêve. Le carnivore s'apprête à faire un suprême effort. Il théosurise un reste d'énergie, ramène une étincelle de vigueur ; puis, rivant soudain ses pieds dans la glace concassée, il ramasse son torse et émerge de l'eau ! Le pêcheur a frémi. Il a brandi son arme et l'a dardée dans la gueule de l'ours, qui lâche prise et retombe dans les flots, avec le vainqueur entraîné par l'impétuosité, mal calculée, de son élan !

L'onde tourbillonne, tourbillonne !

Mais l'inconnu est bon nageur. Il ne tarde guère à revenir à fleur d'eau. A lui maintenant de s'accrocher au glaçon ! Heureusement les griffes de l'ours y ont creusé des entailles qui permettent aux doigts de s'incruster. Bien que gêné par son vêtement, bien qu'allourdi par le poids de l'eau dont il est trempé, notre personnage, déployant toutes les forces que la nature lui a données, réussit avec ses poings et ses genoux à se replacer sur le glaçon.

Ensuite, brisé de fatigue, il s'affaisse sans connaissance.

Cela se passait le vingt-sixième jour du mois d'avril de l'an de grâce mil six cent trois !

## CHAPITRE II.

### CINQ ANS APRÈS. — (Suite.)

L'intensité du froid agit comme un réactif sur le pêcheur. Ayant recouvré ses sens, il essaya de se remuer. Mais la gelée avait glacé ses vêtements. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés qu'il parvint à étirer ses membres, puis à reprendre la position verticale. Une fois la rigidité qui guindait ses mouvements vaincue, il interrogea sa mémoire. L'image du combat avec l'ours, lui apparut. Songeant à la triste fin de son compagnon, il poussa un profond soupir. Puis ses regards se portèrent sur l'horizon. L'océan l'entourait de toutes parts. Il frissonna. N'avait-il donc si courageusement lutté contre une bête féroce que pour périr de froid et de faim ! Tout à coup, une étincelle de joie l'anima : — l'infortuné avait aperçu sur le glaçon-esquif, le feu que son camarade et lui avaient allumé pour faire cuire leur modeste repas. Il s'approcha immédiatement du brasier, le raviva ; et, tandis qu'une flamme pétillante s'en échappait, il rabattit le capuchon qui cachait son visage.

Le lecteur perspicace l'a deviné : le pêcheur, c'était Guyonne Perrin.

Mais que la belle jeune fille avait changée ! Où était cette carnation fraîche et rosée qui eut défié le pincen de l'Albane ? où ces chairs souples et fermes que le printemps de la vie avait pétriées ? où ces traits si purs, si charmants, qui séduisaient le regard, enchantaient

l'imagination? ou cette séve de jeunesse dont sa physionomie révélait jadis l'abondance et la force? Tout cela, hélas! avait disparu. C'était bien encore cette chevelure opulente et soyeuse, ce front large et bombé, cette figure d'une grandeur imposante; mais la figure était sèche; le front plissé par des rides précoces, la chevelure sillonnée çà et là de fils argentés. Quelle maladie physique et intellectuelle avait donc torturé Guyonne depuis cinq années! car, si son aspect annonçait les douleurs physiques, il exprimait aussi les angoisses mentales. Dans ses yeux noirs on lisait tout un livre de misères.

Ah! bien des attentes déçues, bien des soucis cuisants avaient stigmatisé de leur empreinte indélébile cette femme-là!

Cependant le jour avançait. Les brouillards s'étaient complètement dissipés. Avec leur résolution, l'atmosphère s'était adoucie. Il était près de midi, et le soleil déchirant, enfin, les voiles qui l'obscurcissaient, brilla dans toute la splendeur de sa majesté.

Sur le glaçon qui portait les destinées de Guyonne, se trouvait une assez bonne quantité de bois. La jeune fille jeta dans le foyer une partie des combustibles, et quand la chaleur combinée du brasier et de l'astre du jour, eut réchauffé son corps, elle fit griller un poisson et le mangea. Restant épuisée par la nourriture, elle réfléchit ensuite à sa situation. Cette situation était aussi triste, aussi désespérée que possible.

Seule la providence divine pouvait sauver l'infortunée. Guyonne était pieuse: elle se mit en prière.

Sa prière terminée, elle se releva plus confiante.

Poussé par une légère brise du nord, le glaçon naviguait toujours vers le sud. La sœur d'Yvon, les yeux attachés dans cette direction, espérait que le vent et la marée le porteraient près d'une île. Une partie de l'après-midi se passa ainsi. Mais, quand le soleil commença à descendre au couchant, la pauvre fille sentit remâtrer ses terribles appréhensions. Elle avait épuisé sa provision de bois. Le froid reconquérut son empire, et pour ne pas geler sur pied, notre héroïne était obligée de faire et refaire à grands pas le tour de sa glaciale embarcation. A quatre heures, Guyonne exténuée par la fatigue, et saisie par l'inclémence de la température, Guyonne tomba à genoux, tira de son sein un scapulaire qui ne l'avait jamais quittée, le baisa dévotement, et élevant ses mains jointes au ciel, avec un air de douloureuse résignation, se prépara à mourir.

A ce moment, son existence entière se refléta comme dans un miroir aux yeux de son esprit. Elle retourna au toit natal, à la chaumière de sa famille, près de St. Malo; elle revit sa tendre mère, prêta l'oreille aux légendes qu'elle lui racontait le soir pendant la veillée; entendit la bénédiction que lui avait donnée le vieux Perrin, son beau-père, au jour où elle s'était sacrifiée pour Yvon; puis elle aperçut le *Castor*; frissonna devant Chedotel; rougit de plaisir en contemplant le noble visage du vicomte de Ganay; répliqua en balbutiant aux questions du jeune homme, admira sa belle prestance, ses brillantes qualités, nagea au milieu des rêves d'amour que tant de fois elle avait évoqués, et intercédâ la grâce du Seigneur pour le salut du bien-aimé.

Le sang lui figeait de plus en plus dans les veines; tout son corps grelottait, et la mort imprimait déjà son sceau sur la pauvre créature. Mais, avant de rendre l'âme, taionnée par l'instinct de conservation plus impérieux que la volonté même, elle étendit son regard droit devant elle.

Alors, il lui sembla distinguer une ligne blanche qui tranchait sur le vert foncé de l'océan. D'abord, Guyonne pensa être le jouet d'un vertige. Elle abaissa ses paupières, les releva au bout de quelques secondes. La ligne blanche se dessinait plus ferme, plus sensible. Elle était même pointillée d'ombres noires, et ressemblait à une plaine de neige parsemée d'arbres dépouillés de leur feuillage, vue de loin.

— Sainte-Marie, mère de Dieu, se pourrait-il que vous eussiez exaucé nos vœux! murmura Guyonne d'une voix affaiblie.

Elle essaya de se lever: Mais ses jambes glacées refusèrent de la servir.

— Ma patronne! pensa la jeune fille, plus effrayée de sa nouvelle position qu'au moment où elle aspirait presque à exhaler le dernier soupir; ô ma patronne miséricordieuse, prêtez-moi la force nécessaire pour vivre encore, et je jure de consacrer le reste de mes jours au culte de notre miséricordieux sauveur!

Après cette invocation, elle s'agita en conservant toujours la même posture. Le fluide vital fouetté par un retour d'énergie et par ses mouvements en tous sens, reprit sa circulation. Guyonne frictionna alors tour à tour ses jambes. Elle parvint à en bouger une, puis l'autre, et enfin à se mettre debout.

La ligne blanche s'élargissait. Il n'en fallait pas douter: C'était une île!

Guyonne rêta ses efforts. Peu à peu, l'engourdissement de ses membres se dissipa.

Quoique Guyonne eut trente ans à cette époque, nous avons cru devoir lui conserver son qualificatif "jeune fille."

Elle s'habitua à faire un pas, deux. Elle marcha ; elle courut ! Et l'espérance, et le bonheur faillirent la rendre folle de joie !

— La murée montait !

Une demi-heure s'écoula ! L'île n'est plus qu'à quelques toises de la jeune fille, qui pousse des cris, autant pour s'assurer qu'elle existe, qu'elle n'échappé à un affreux trépas, que pour traduire les émotions désordonnées de son cœur ! Et subitement, elle se tait, elle examine ! Guyonne vient de remarquer une spirale de fumée tournée au-dessus d'un monticule de neige ; et elle appelle de toute la puissance de ses poumons !

Un être humain sort du monticule. Il chemine avec défiance vers le rivage, et il aperçoit la personne dont les clameurs l'ont attiré. Aussitôt, il fait un geste de surprise.

— Sauvez-moi ! oh ! sauvez-moi ! répète la jeune fille éperdue.

Au son de cette voix, la surprise de l'homme augmente. Il s'éloigne avec rapidité. Guyonne craignant qu'il ne l'abandonne, se laisse aller à une indicible terreur ; car repoussé par le renvoi des vagues, son glaçon double lentement la pointe de l'île, et semble près de regagner la haute mer. Mais ce surcroît d'affliction ne dure pas. L'homme reparait. Il est monté dans un canot et fait force de rames pour rejoindre l'épave de glace. Il arrive. Guyonne va se trouver mal. — Yvon ! s'écrie l'homme, en la recevant dans ses bras.

Il lui pose sur sa bouche le goulot d'une gourde qui contient du genièvre distillé avec du sirop d'érable ; Guyonne en avale une gorgée.

— Oh ! Philippe, dit-elle en lui pressant la main.

Le Maléficieux lui frotte les tempes avec le tonique. Elle le remercie des yeux. Il l'enlève sur ses bras et la dépose dans le canot.

En moins d'un quart d'heure, le brave matelot a transféré sa protégée dans une cabane pratiquée sous la neige. Un feu ardent flambe au centre. La chaleur redonne des forces à la jeune fille. Un pâle sourire vient effleurer ses lèvres décolorées.

— Encore un coup, dit Philippe en lui présentant la gourde.

Guyonne fit un signe de tête négatif.

— Buvez, reprit le matelot avec insistance.

Puis quand elle eut obéi, il lui dit avec une chaste timidité :

— Pouvez-vous changer de vêtements ?

Guyonne rougit.

— Je vais, ajouta le Maléficieux, aller quêrir des aliments. Pendant ce temps-là ; Ne trouvant pas de mots pour achever sa phrase, il sortit. Quoique bien faible, et souffrant cruellement de tous les membres, la jeune fille s'empresse de remplacer par un habillement de fourrures que le Maléficieux avait étalé près d'elle, son accoutrement hérissé de frimats et de glace. Mais elle fut incapable de se chauffer ; et, se sentant froid aux pieds, elle eut l'imprudence de les approcher près du foyer. Philippe Francœur étant rentré sur ces entrefaites, remarqua, à la lueur des charbons, que l'épiderme des jambes de sa Guyonne était marbré de taches livides.

— Insensée ! s'écria-t-il, en l'attirant loin du feu, ne savez-vous pas à quoi vous vous exposez !

Et sans dire un mot de plus, il ramassa une poignée de neige et se mit à frictionner rudement les parties attaquées par la gelée.

Quand il pensa avoir suffisamment rétabli la sécrétion dans les canaux sanguins, il prépara en un coin de la cabane, un lit de branchages secs, recouverts de peaux de mouton, et y coucha la jeune fille qui ne tarda pas à s'endormir.

La nuit était tout-à-fait venue.

Le matelot s'agenouilla près de la couche de Guyonne, la considéra avec la tendre sollicitude d'une mère pour son enfant. A la vue des ravages que cinq années avaient faits sur la physiologie de la jeune fille, le rude marin éprouva une de ces tristesses navrantes qui courent parfois les natures les plus insensibles. Deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Pauvre enfant ! dit-il, en essuyant ses pleurs avec le revers de sa main calleuse ; pauvre enfant ! que lui est-il advenu depuis cette nuit fatale . . .

Guyonne s'agita ; ses lèvres s'entrouvrirent :

— Jean ! murmura-t-elle.

Et sa main alla se placer dans celle du matelot qui se pencha pour la baiser.

— Monseigneur de Ganny ! pensait-il ; comme il sera content de la revoir ! car sa disparition . . . Malheureux jeune homme ! il l'aime autant qu'elle l'adore, c'est sûr . . . oui bien, par le trident de Neptune ! Demain, au point du jour, j'irai . . . Oui. Mais d'où venait-elle ? Oh ! j'ai hâte de savoir . . .

Le sommeil surprit notre brave matelot au milieu des milliers de conjectures enfantées par l'étrange circonstance qui lui avait fait retrouver Guyonne.

## CHAPITRE III.

## LE MUET.

Philippe Francœur s'éveilla le premier. Il n'était pas encore jour. Des ténèbres profondes à peine combattues par les lueurs ternies de quelques tisons agonisants, régnaient dans la cabane. Le matelot écouta un instant, en se soulevant sur le coude ; la cadence régulière d'une respiration lui apprit que Guyonne dormait profondément. Il s'occupa aussitôt à ranimer le feu. Ensuite, il plaça sur les cendres chaudes un vase de terre cuite, dont la rude fabrication accusait un ouvrier peu exercé au pétrissage de la glaise ; fit fondre dans le vase de la graisse, y versa des graines de maïs, puis de l'eau, boucha le tout avec un couvercle et s'asseyant sur un billot de bois surveilla la cuisson du déjeuner.

La flamme éclairait la cabane, et se livrait dans son intérieur à des jeux de lumière et d'ombre vraiment fantastiques. Cet intérieur était de la plus grande pauvreté. Quatre poteaux fichés en terre, reliés entr'eux par des claies d'osier plâtrées de boue ; un toit presque plat percé au centre pour donner issue à la fumée, en formaient le contenant. Le long d'un des pans de la muraille s'étendait le lit sur lequel était couchée Guyonne. Vis-à-vis, s'élevaient quelques grossiers ustensiles de ménage, de pêche, de chasse et de labour. A deux perches croisées sous le toit pendaient des chapelots de harengs, morues, sardines ; des bottes d'herbages potagers et des guenilles sans nom. La porte, faite d'écorces, était placée au sud.

Alors que les clartés brillantes de la flamme commençaient à pâlir sous les lueurs de l'aurore, la jeune fille ouvrit les yeux.

Philippe qui l'observait s'approcha d'elle sur le champ.

— Je suis bien, lui ôit-elle, en devinant qu'il allait s'informer de sa santé.

— Et vos membres ?

— Un peu courbaturés, répliqua Guyonne. Mais je puis marcher et . . . monseigneur . . .

— Noble vicomte, il est cruellement changé ! dit Philippe d'un ton ému.

— Ah ! il vit ! s'écria Guyonne avec transport.

— Il vit ; oui. Mais le chagrín, les privations . . . Ah ! il s'est passé de tristes événements depuis cette nuit . . . Et vous ?

Guyonne ne répondit pas. Elle priait mentalement.

Le matelot, craignant de troubler la pieuse hymne que la jeune fille élevait de son cœur, vers le trône de l'Éternel, le matelot sortit discrètement.

Quand il rentra, au bout d'un quart d'heure, Guyonne était levée.

— Nous allons déjeuner, dit gaiement Philippe ; et, ensuite, si vous vous sentez assez forte, démarrerons pour aller au camp. Le vicomte sera bien heureux . . .

Philippe acheva sa phrase par un coup d'œil significatif à Guyonne qui rougit.

Le matelot connaissait parfaitement, nous-nous dit, le sexe du faux Yvon ; mais un sentiment de délicatesse exquis l'empêchait de montrer, même en cette circonstance, à la jeune fille, qu'il avait cette connaissance. De son côté, Guyonne ne doutait pas que pour Philippe Francœur, son secret n'existât plus, mais sa pudeur l'empêchait aussi de féminiser sa personne. Il semblait qu'une convention tacite guidât ces deux êtres, si nobles, si purs, si dignes d'être unis par les liens d'une tendresse filiale et paternelle. Quand les âmes sont naturellement belles, elles sont souvent prouvées dans leurs relations d'une suavité de manières d'autant plus grande qu'elles ont été moins dégrossies par l'éducation. L'amour ou la sympathie font éclore en elles, des fleurs d'un parfum pénétrant. Elles inventent des cajoleries, des niguardises dont s'étonnent les gens des sphères raffinées. C'est que ces âmes ne se prodiguent pas ; c'est qu'elles meurent fréquemment vierges de toute affection ; c'est que rarement elles rencontrent l'âme sœur qui seule peut enfanter et développer aux rayons de ses tendresses, la plante exotique dont le germe est caché sous les rugosités de leurs plis.

Pendant le Maléficieux avait servi le déjeuner sur un banc de bois.

Ce déjeuner était frugal : de la soupe au maïs, et du poisson boucané rôti sur les charbons. Mais la faim l'assaisonnait, et les deux convives y firent honneur.

Quand ils eurent fini, Philippe dit à Guyonne :

— Comme ça, on est capable de naviguer jusqu'au camp.

— Oh ! oui ; partons, répartit-elle avec empressement.

— Un moment, un moment ! Avant de mettre à la voile, il faut se lester ; oui bien, par le trident de Neptune ! Allons ! buvez une gorgée !

Guyonne fit un signe de refus.

— Buvez, buvez ! insista le matelot. Nous avons douze bons nauds à filer et une goutte de cette liqueur . . .

— Non, je vous remercie.

— Ça ne vous fera pas de mal, au contraire, oui bien . . . . C'est une distillation de notre invention, voyez-vous, mon gars ! Un tout petit coup !

Plutôt pour ne pas désobliger le matelot que par goût, la jeune fille accepta. Elle se contenta de mouiller ses lèvres à la gourde que lui tendait Philippe et la lui rendit. Le Maléfiqueux ingurgita trois ou quatre lampées, fit claquer sa langue contre son palais, la promena sur ses lèvres et prenant dans un coin de la cabane deux bâtons ferrés.

— Levons l'ancre, dit-il en présentant à Guyonne un des bâtons.

Il ouvrit la porte, et un flot d'éblouissante lumière envahit la hutte.

— Marchez devant, dit Philippe à Guyonne. Je m'en vais matelasser l'huis de la cambuso . . . .

— Comment !

— Par tribord, vous ne savez donc pas tous les tours de diable que nous jouent ces damnés Soudards ! Ah ! s'ils dénichaient la pêcherie des Colons . . . .

En disant ces mots, il amoncelait de la neige devant la porte de la cabane. Après quoi, il monta sur le faite, cafcutra le trou de la cheminée avec un glaçon, et le recouvrit de neige, de façon que de loin ou de près, la hutte avait l'air d'un gros tas de neige amassée par le vent.

Dès qu'il eut terminé, Philippe rejoignit la jeune fille qui contemplait tristement la mer.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? lui demanda-t-il, en remarquant qu'elle avait les yeux gonflés de larmes.

— Oh ! bon Philippe, je souffre ! répondit Guyonne d'une voix brisée.

— Venez, reprit le matelot avec un accent de commisération qui la toucha au cœur ; venez ! vous me conterez vos peines chemin faisant ; ça vous soulagera.

Elle s'arracha à sa pénible contemplation et le suivit.

Le ciel était clair et d'un bleu de turquoise. Dans le miroir de l'Atlantique le soleil réfléchissait ses paillettes d'or. Une brise légère fredonnait à travers les rameaux des arbres chenus. C'était la mise en scène d'une de ces belles journées d'avril grosses des promesses du printemps. Le cadre n'appartenait plus à l'hiver, le tableau le représentait encore ; mais ses teintes glaciales allaient se dégradant comme dans un diorama ; l'imagination voyait déjà les verts tapis de la végétation se substituer à la nappe de neige déployée sur la terre.

Les deux piétons marchaient en silence, comme absorbés par leurs propres réflexions.

Le chemin qu'ils parcouraient était d'ailleurs difficile, coupé de fondrières et de monticules formés par le tassement des glaces. Mais lorsqu'ils se furent un peu éloignés du rivage de la mer, la route devint plus praticable. Philippe Francœur dit alors à Guyonne, en hochant la tête :

— Voilà cinq ans !

— Cinq ans, répéta-t-elle comme un écho.

— Ah ! ce maudit Chedotel !

La jeune fille pâlit.

— Si jamais je jette sur lui le grappin d'abordago . . .

— Probablement le *Castor* aura fait naufrage.

— Naufrage ! non, répliqua Philippe, d'un ton sombre. J'ai là quelque chose qui me dit... Mais suffit ! Par la fourche de Neptune, la carcasse du Maléfiqueux est encore solide, oui bien !

— Mon Dieu ! quelle existence pour le vicomte ! murmura la jeune fille.

— Une existence qui l'a blanchi et courbé comme un vieillard, dit amèrement Philippe. Vaillant jeune homme, il a tout supporté, la faim, la soif, le froid, le dénûment et sans se plaindre, sans gémir ! Il nous encourageait ; il . . . . pauvre jeune homme !

Le vieux marin essuya une larme avec la manche de son habit.

— Et vous ? dit-il brusquement pour faire trêve à ses cuisants souvenirs.

— Moi ! dit Guyonne du ton d'une personne interrompue au milieu d'une profonde préoccupation.

— N'avez-vous point disparu dans la nuit de la révolte des Soudards ?

— Cette nuit-là même !

— Et comment ? . . .

— Vous vous souvenez, dit Guyonne, que j'étais malade ?

— Oui bien, vous aviez la fièvre . . . une suite de . . .

— La chute que j'avais faite et dans laquelle je m'étais cassé la jambe.

— C'est vrai, je me rappelle, comme d'hier.

— Mouscigneur avait eu la bonté de me venir visiter, continua Guyonne, en baissant les yeux.

- Le matelot sourit d'un air fin.
- Et puis, poursuivit-elle, vous êtes entré en criant : aux armes ! et j'ai entendu des coups d'arquebuse.
- Les brigands, ils venaient nous égorger !
- Tandis que j'écoétais, sans pouvoir me bouger, le Muet . . .
- Le Muet, qu'est-ce que c'est que ça ?
- L'homme qui m'avait sauvé la vie.
- Ah bien ! cet espèce de singe qui a tué Brisc-tout ?
- Je ne sais, dit Guyonne.
- Par le trident de Neptune, il vous lui a planté un couteau en pleine poitrine à ce diable de Camus, comme l'appelait Nabot, à telle enseigne que les routiers voulaient lui faire danser la danse des pendus, et sans monseigneur de Ganny . . . Mais vous disiez ?
- Le Muet entra dans la cabane où j'étais couchée. En m'apercevant, le pauvre homme se jeta à genoux, riant et pleurant tour à tour comme un fou, me faisant des signes et . . .
- Et ?
- Et baisant mes mains !
- Ah ! le fripon, s'écria Philippe avec un geste égrillard qui amena sur les joues de Guyonne un vif incarnat.
- Et, reprit-elle, tout à coup, il modéra ses accès de démençe, prêta l'oreille, entrebâilla la porte, lança un regard au dehors, revint près de moi, m'enroula dans les couvertures du lit, me plaça sur son épaule . . .
- Oui-jà, fit le Maléficien s'arrêtant court.
- Me plaça sur son épaule et se mit à courir.
- J'y avais songé, dit Philippe, en se frappant le front.
- Il m'était impossible de résister. Une torpeur accablante paralysait tous mes mouvements. A peine avais-je la conscience de ce qui m'arrivait. Le Muet marcha jusqu'au bord de la mer. Là, il me déposa dans un canot, et se mit à ramer en poussant un cri bizarre que je lui avais déjà entendu articuler quand il avait été heureux à la chasse ou à la pêche.
- Mais qu'était-ce donc que cet homme ? s'enquit Philippe.
- Je l'ignore et l'ignorerai toujours, répliqua Guyonne avec émotion.
- Vrai ?
- Il est mort !
- Mort !
- L'infortuné ! Peut-être croyait-il travailler à mon bonheur !
- Il prenait là un singulier moyen, oui bien par la fourche de Neptune !
- Soit que ma fièvre se fût augmentée, soit que la fatigue l'emportât sur ma résolution de rester éveillée pour voir où il me conduisait, je m'endormis. Lorsque je m'éveillai, il était à côté de moi, semblant attendre ce moment pour m'offrir à boire. Mon corps était étendu sur le gazon et un arbre touffu nous abritait contre la chaleur du jour. Recueillant mes souvenirs, je pensai que le pauvre insensé nous avait transportés dans une autre partie de l'Île de Sable. Pour m'en assurer, je lui fis des signes qu'il ne comprit pas ou feignit de ne pas comprendre.
- Il était fou, dit stoïquement le matelot.
- Idiot. Il construisit promptement une cabane avec des branchages. C'est dans cette cabane que nous avons passé cinq années !
- Mais où étiez-vous ?
- Je ne sais. Dès que la santé me fût revenue, un matin, je profitai de son départ pour essayer une reconnaissance, et bientôt je dus me convaincre que nous avions quitté l'Île de Sable. Le point où nous nous trouvions était un îlot, ayant au plus une lieue de circonférence. Cette découverte me plongea dans une stupeur affreuse. Je cherchai le canot qui nous avait amenés. Mais sans doute, il l'avait submergé, car je n'en aperçus aucun vestige.
- Guyonne se tut, et Philippe Francoeur la considéra comme un homme qui brûle d'adresser une question et qui n'ose. La jeune fille comprit la pensée de son compagnon, car elle reprit avec vivacité :
- Oh ! si vous saviez, Philippe, comme il fut toujours bon, dévoué et respectueux pour moi. J'étais son idole. Il m'obéissait comme un chien obéit à son maître. Quand il me voyait triste, il se couchait à mes pieds et pleurait ; quand, parfois, j'étais gaie, il avait des accès de joie. . . Pauvre malheureux, il a péri pour moi ! Sa mort a encore été un hommage à ma personne. . . Durant les cinq années que j'ai coulées avec lui sur cet îlot, il n'a jamais manifesté d'humeur. . . Il ne souffrait pas que je travaillasse. A peine me permettait-il de l'accompagner à la pêche ou à la chasse ! C'était un ange de douceur, de sollicitude et de



générosité ! Pauvre Muet, le bon Dieu veuille avoir son âme ! Lorsque je faisais mes dévotions, il s'agenouillait près de moi et semblait aussi adresser une invocation au ciel.

— Quel amour ! dit involontairement le matelot. Et il ajouta : Et votre subsistance ?

— Oh ! il y pourvoyait abondamment. L'île est pleine de gibier. Le Muet émit d'une adresse extraordinaire. Il s'était fabriqué un arc et rarement ses flèches manquaient le but.

— Mais l'hiver ?

— Nous vivions de poisson fumé. Avec des peaux de veau marin je faisais mes vêtements. Quant aux siens, il les façonnait lui-même sans vouloir que j'y misse les mains.

— Refusait-il de vous ramener à l'île de Sable ?

— Bien souvent, vous le comprenez, je témoignai ce désir. Mais alors il sanglotait, et ses larmes me tombaient sur le cœur.

— Quelle horrible situation ! dit le matelot avec attendrissement.

— Oh ! j'ai bien souffert, allez ! répliqua Guyonne. Cependant, si grandes qu'aient été mes souffrances, durant ces longs jours de misère et d'abattement, elles n'ont pas égalé celles que j'ai ressenties, quand j'ai vu mon pauvre Muet disparaître sous les flots.

— Il s'est noyé !

— Hier, nous étions allés à la pêche sur un banc de glace qui s'était fixé à la rive sud de l'île. Pendant que nous pêchions, un ours énorme arriva près de nous. Le Muet se précipita au devant de l'animal, qui l'enlaça dans ses pattes et le broyait dans cet embrassement, lorsque je volai à son secours. A ce moment, la glace se rompit sous ses pieds et mon malheureux ami s'enfonça dans le gouffre avec le monstre.

— Et vous ?

— Par hasard, je me trouvais sur le glaçon détaché, répondit Guyonne avec des larmes dans la voix. L'ours revint sur l'eau, il suivit le glaçon à la nage et essaya de grimper dessus, je le traitai avec une pique, mais tombai moi-même dans la mer. Ce fut avec beaucoup de difficultés que je réussis à rattraper ma planche de sauvetage...

— Pauvre chère enfant ! s'écria Philippe, en attirant la jeune fille sur son sein.

## CHAPITRE IV.

### PHILIPPE ET GUYONNE.

Oubliant son rôle, Guyonne se jeta au cou du matelot et l'embrassa tendrement.

— Chère enfant, reprit Philippe avec effusion. Oh ! je suis aussi heureux de vous avoir retrouvée que si vous étiez ma propre fille. Cependant, dites-moi :— Par quel hasard avez-vous été comprise dans la catégorie des déportés ?

La jeune fille raconta son histoire.

— Oh ! c'est beau, trop beau ! s'écriait le Maléficien en écoutant le récit de cet admirable dévouement.

— Mais, Sainte-Vierge, je n'ai fait que mon devoir, répondit Guyonne, avec une charmante candeur. Vous ne savez pas combien mon père aime son fils ! Si on le lui avait arraché, il serait mort de chagrin ; oh ! c'est sûr. Et, d'ailleurs, ce pauvre Yvon, est-ce qu'il était capable d'endurer les fatigues et les privations de la vie coloniale ? Moi, au contraire, j'étais naturellement forte ; mon départ ne devait causer qu'une affliction temporaire, au vieux Perrin. Vous voyez donc bien que ma conduite est toute simple. A ma place, est-ce que vous n'en eussiez pas fait autant, vous, Philippe ?

— Moi, moi ! dit le Maléficien en la couvrant de caresses, moi, je n'ai connu ni père ni mère. Ainsi... Enfin, ça n'empêche... je ne croyais pas qu'il y eût tant de vertu sous une coiffe, oui bien par la fourche de Neptune. Mais monseigneur de Ganay sait-il tout cela ?

— Oh ! s'écria la jeune fille avec un geste suppliant, je vous en prie, Philippe, qu'il l'ignore toujours !

— Qu'il l'ignore ! et pourquoi, mon enfant ?

— Pourquoi ? dit-elle, en fixant sur le Maléficien ses beaux yeux mouillés de pleurs.

— L'action que vous avez accomplie n'est-elle pas héroïque, comme disait feu notre ami Gros-bec ?

— Mais, j'ai fait un mensonge à monseigneur ; c'est gros péché !

Philippe sourit.

— Que ne commet-on souvent de pareils péchés, noble fille ! il y aurait moins de croquants sous la calotte du ciel ; oui bien... Au surplus, Guyonne, ajouta-t-il, d'un air fin, vous n'êtes peut-être pas ce que vous croyez être !



— Hein ? fit la jeune fille surprise.

— Bien, bien ; je m'entends. Le Maléficeux a bon œil, bon nez, bonnes oreilles.

La sœur d'Yvon envoÿa au matelot un regard plein de curiosité.

— Ah ! dit-il, joyeusement, je vous ai mis la puce à l'oreille, demoiselle Guyonne ! Hé ! hé ! nous redevenons fille à ce qu'il paraît. Par les flèches de Cupidon, comme ces grands yeux-là me mitraillent ! Si madame ma mère n'avait seulement conçu et mis au monde vingt-cinq ans plus tard, hé ! hé !

— Méchant ! vous n'auriez pas été ici, et la pauvre Guyonne eut succombé, répliqua-t-elle en partageant la gaieté de son compagnon.

— C'est ma foi, vrai, dit Philippe ; émerveillé de cette observation qui lui parut très profonde.

Après ces mots, ils marchèrent pendant quelque temps en silence. Guyonne était semmo malgré tout ; et la demi-confiance du Maléficeux lui avait mis la puce à l'oreille, suivant l'expression de ce dernier. Se rappelant son entretien avec le vicariste de Canay, un instant avant la révolte qui avait favorisé son enlèvement, elle soupçonnait un mystère. Mais quel était ce mystère ? Voilà ce que se demandait intérieurement la jeune fille, voilà ce qu'elle brûlait de demander à Philippe, voilà ce qu'elle n'osait faire, ce qu'elle ne pouvait résoudre. Le matelot la guignait malicieusement en dessous ; mais soit qu'il ne voulût pas parler, soit qu'il craignît d'en avoir trop dit, il se taisait.

Tous deux côtoyaient alors le bord de la mer. Une chaîne de collines de glace entassées sur le rivage, les empêchait de découvrir l'Atlantique. Parvenus à un coude, ils furent tout à coup arrêtés comme dans une impasse. En cet endroit, les flôts avaient épiqué des môles de congélations qui obstruaient la voie. Il était indispensable de franchir cette barricade, car elle s'étageait au milieu de l'unique sentier qui conduisit au camp. Essayer de tourner l'obstacle eût été périlleux, vu l'épaisseur des couches de neige dont la terre était encore colonnée.

— Diable ! exclama le Maléficeux, en mesurant de l'œil l'obstacle au pied duquel ils venaient d'arriver ; diable ! voici une citadelle qui ne semble pas des plus aisées à emporter ! Bon signe, toutefois ; bon signe ! Par la fourche de Neptune, j'aime mieux voir ces rochers de glaces qu'une gelée blanche ! Ça, au moins, ça indique, que monsieur l'hiver fait la grimace à monsieur le printemps qui lui répond par une nique. — Allons, Yvon, donnez-moi la main et à l'assaut !

— Oh ! dit Guyonne, merci ; je monterai bien toute seule.

— En avant donc !

Ils commencèrent à gravir, en s'aidant de leurs piques, de leurs mains et de leurs genoux. Mais l'ascension était plus difficile encore que le matelot n'avait supposé. Les blocs de glace avaient été précipités pêle mêle les uns sur les autres ; et, tantôt ils projetaient une arête aigue, tranchante, tantôt offraient un angle rentrant, tantôt une surface plane et lisse de cinquante ou soixante pieds carrés. S'élever sur ces concrétions monstrueuses, était un projet téméraire autant que dangereux. Pour le réaliser, il fallait plus que de l'audace, — du sang-froid ; — plus que de la force, — un coup d'œil sûr. — Guyonne fut bien obligée d'avoir parfois recours à son compagnon, et celui-ci, quoiqu'il lui répugnât d'en appeler à l'assistance de la jeune fille, fut également obligé de réclamer ses services en plus d'une occasion. Enfin, ils atteignirent une espèce d'anfractuosité située presque au sommet de cette Alpe factice. Là ils s'arrêtèrent afin de reprendre haleine. Pour être sûr fût-ils, ils n'avaient plus qu'à escalader un énorme glaçon dressé perpendiculairement sur le flanc. Mais, tandis que le Maléficeux empruntait philosophiquement, une dose de vigueur à sa gourde, la glace manqua sous les pieds des deux voyageurs, et ils tombèrent dans une fondrière.

Un cri d'effroi jaillit de la poitrine de Guyonne. Mais Philippe, quoique surpris par la soudaineté de l'éboulement, ne perdit pas la tête. Dans sa chute, il se raccrocha au bord de l'exconvation ; grâce à ses gants de peau, il put se soutenir assez pour calculer la largeur de l'orifice. Remarquant qu'il était étroit comme le tuyau d'une cheminée, il s'archouta à la paroi opposée, tira son couteau, le ficha entre deux glaçons, mit le pied sur le manche et sortit du puits.

Une minute à peine lui avait suffi pour opérer son sauvetage.

Restait Guyonne.

Philippe aussitôt se coucha à plat ventre, passa la tête dans la gueule de la fosse et aperçut la jeune fille. Elle est à plus de dix pieds au-dessous de lui. Mais elle est debout, elle lui parle ; le matelot respire.

— Les deux bâtons ferrés sont près de vous, n'est-ce pas ? dit-il.

— Les voici.

— Plantez-en un à la hauteur de vos hanches ; vous enfoncerez l'autre à la hauteur de

votre tête, vous monterez sur le premier, en vous servant du second comme d'un point d'appui pour vos mains. Là, je vous tendrai ma ceinture, pour vous aider à vous établir à califourchon sur la deuxième pique, d'où il sera possible de vous hâler, en me donnant les mains.

Guyonne se hâta de mettre ce plan à exécution.

Il eut tout le succès désirable. La jeune fille fut enfin dans les bras de son ami.

— Chère enfant, vous n'êtes pas blessée, au moins ?

— Non, non, mon brave Philippe.

— Mais du sang ! s'écria le matelot palpitant d'inquiétudes.

— Oh ! ce n'est rien, une légère écorchure que je me suis faite à la joue.

Philippe examina la blessure ; elle était effectivement insignifiante.

— Sainte patronne, comment nous tirer d'ici ? demanda Guyonne.

Le matelot réfléchit pendant une minute.

— Il n'y a qu'un moyen, dit-il ensuite. Je vais m'adosser à ce glaçon et vous faire la courte échelle.

— Et vous, Philippe ?

— Moi ! Oh ! rassurez-vous. Est-ce que je n'ai pas le pied marin ? est-ce qu'il y a un chat capable de passer là où le Maléficieux ne passerait pas ?

— Dame ! dit Guyonne en souriant, c'est qu'un chat serait fort embarrassé pour...

— Tu ! ta ! ta ! L'escalier est prêt ; houp !

Il s'était planté debout contre un monolithe de glace, le buste droit, la jambe gauche un peu avancée et un peu ployée, les bras collés aux aines, et les mains croisées, la paume tournée vers la face.

Guyonne saisissant Philippe par les manches de son habit, posa un pied sur le genou du matelot, l'autre dans l'étriller formé par ses doigts, puis s'exhausssa sur ses épaules, sur sa tête, et finalement s'assit à la crête du glaçon.

— Et la descente ? demanda le Maléficieux.

— Oh ! fort aisée.

— Heureusement, pensa Philippe.

— Mais, pour l'amour du ciel, comment ferez-vous ? dit Guyonne.

— Par le diable, je ferai comme... hum ! hum ! hum !... Ah ! j'y suis...

En achevant ce monologue, le Maléficieux retira de sa poche une corde à nœuds.

— Mort de vie, dit-il, j'avais oublié ma garette. Attrapez ! et amarrez-là quelque part.

Il lança le bout de la corde à Guyonne qui l'attacha à un bloc de glace. Philippe se suspendit au cable et grimpa avec l'agilité d'un écureuil.

— Ouf ! souffla-t-il en rejoignant sa compagne ! Si la route de l'enfer est aussi raboteuse que celle-ci, je plains ma pauvre âme !

— Oh ! ne blasphémez pas, mon cher ami. C'est mal que de plaisanter des choses sacrées, fit Guyonne avec un accent de doux reproche.

— Vous avez raison, répliqua Philippe. Mais que voulez-vous, nous autres loups de mer, nous avons toujours le petit mot pour rire, oui bien ! Voyons, maintenant, laissons-nous couler !

Le versant méridional de la montagne de glace était en pente assez unie. Nos héros furent promptement au bas.

— Mille sabords ! s'écria Philippe d'un ton moitié colère, moitié lamentable.

— Qu'y a-t-il ?

— Par la fourche de Neptune, ma gourde est demeurée dans le trou. Pas plus de chance qu'un vaisseau qui a perdu son gouvernail ! Une gourde toute pleine ! J'ai envie d'aller la chercher.

— La chercher !

— Elle était toute pleine, répéta piteusement le matelot en dévorant des yeux le monticule.

— Mais Philippe, vous ne commettez pas cette folie !

— Au fait, dit-il en se ravisant ; elle n'est qu'égérée. Après la fonte des neiges, je pourrai la ravoir, oui bien ! Marchons ! C'est une fameuse gourde, tout de même. Je ne l'aurais pas échangée pour dix angelots d'argent.

— Je crois bien, riposta Guyonne en riant. De quelle utilité vous seraient dix angelots d'argent, voire même d'or !

— Elle a de l'esprit comme un démon ! marmotta Philippe.

Puis il ajouta à voix haute :

— Nous approchons, Yvon. A présent reprenez le nom de votre frère. Personne autre que monseigneur de Ganay, vous et moi ne doit savoir... Vous comprenez, mon enfant !

— Oh ! exclama Guyonne en le remerciant du regard.

— Avant d'entrer au camp, vous vous arrêterez afin que j'aie pu prévenir le vicomte.

— Mais, dit la jeune fille, êtes-vous tous réunis ?

— Tous réunis, jour de Dieu ! Non, hélas ! Ce misérable Pierre, a été pour nous un brandon de discorde et un agent de malheur. Ce fut à son instigation que les Soudards s'insurgèrent, il y a cinq ans. Depuis lors, ni la communauté de misères, ni les tentatives de monseigneur de Ganay n'ont pu les amener à de meilleurs sentiments. Je m'imagine que ce scélérat de Pierre les a ensorcelés. Vingt fois, nous avons été contraints de les repousser par la force des armes ; vingt fois, ils ont tenté de nous surprendre à la faveur de la nuit et de nous massacrer. Cependant, Dieu, si il se le vicomte a été indulgent pour ces bandits. Sans lui ils auraient tous crevé de faim. Tout a été inutile. Présentement, ce qui reste de cette clique est disséminé sur l'île, et subsiste par le pillage de nos biens. Mais ce Pierre, ce Pierre ! ah ! si jamais je lui mets la main au collet...

Un geste menaçant compléta la phrase du Maléficiaux dont les traits contractés annonçaient une colère sourde et terrible.

— Mais j'aperçois le quartier général, reprit-il après quelques minutes. Yvon, cachez-vous derrière ces pins. Je cours avertir monseigneur de Ganay.

Ayant affectueusement pressé la main de Guyonne, Philippe Francœur s'éloigna à grands pas.

## CHAPITRE V.

### FRAGMENTS DE JOURNAL.

Nous sommes dans une petite chambre quadrangulaire.

Cette chambre a une apparence plus que rustique. Ses murailles sont tendues de pelletteries bariolées, au milieu desquelles se mêlent le manteau chatoyant du renard argenté, la toison bouclée de la brebis, le poil ras et luisant du phoque et la blanche robe de l'hermine. Une simple toile, jaunie par l'usage dérobe le plafond. Sur le plancher, en guise de tapis, s'étend une mosaïque de pieux. Le mobilier est rare : quelques escabeaux de bois ; deux valises ; un bahut grossièrement fabriqué, et une lourde table le composent. Une large cheminée en cailloux non crépis, embrasse tout un côté de la pièce. Le côté parallèle est occupé par un lit recouvert de pelletteries comme les murailles et le plancher. Au milieu de l'un des deux autres côtés on voit une fenêtre carrelée de parchemin en place de vitres, et une porte basse vis-à-vis.

Des armes sont pendues çà et là ou réunies en faisceaux.

Un homme est assis près de la table. Il a les jambes croisées l'une sur l'autre, le coude gauche appuyé sur la cuisse et la tête soutenue dans la paume de la main. Devant lui gisent divers papiers et un cahier qu'il feuillette avec distraction. Cet homme est entièrement vêtu de fourrure. Une épée à la coque, ornée d'un nœud de ruban flétri est passée à sa ceinture. Il porte longs cheveux et longue barbe. Barbe et cheveux sont bruns, soyeux et abondants. Sa physionomie a une beauté typhique. Visage bronzé par le hâle ; traits réguliers, fins, — traits de race ; expression fière, mais empreinte de mélancolie ; œil vif, et cependant voilé par une douleur lente et continue ; taille mince, hardie dans son jet, quoiqu'un peu voûtée par l'habitude de la concentration, tel est le portrait de cet homme à qui l'on donnerait de vingt-sept à trente ans.

— Avec quelle rapidité fuit le temps, murmurait-il en tournant une à une les pages du manuscrit, couvertes d'une écriture cursive, serrée. Bientôt cinq années ! — cinq années d'afflictions ! pourtant, il me semble que c'est hier seulement que nous avons débarqués. Vivons-nous donc plus d'espérance que de souvenir ? Bon ou mauvais, le passé s'exempte toujours à la banque de l'avenir, et, rarement, le présent est un billet qui pour nous a de la valeur. Chose indéchiffrable que la vie humaine ! Pour éveil nous avons un songe, pour sommeil nous avons un rêve. Que vaste est donc la distance qui sépare notre petitesse de la grandeur divine ! Ne pas même posséder la maîtrise de sa volonté !

Il s'arrêta et regarda la flamme de la lampe qui brûlait sur sa table, car, bien qu'il fit grand jour, les carreaux de parchemin tamisaient à l'intérieur trop peu de clarté pour qu'il fut possible de lire sans le secours d'une lumière.

Après un instant de muette contemplation ses yeux se reposèrent sur le manuscrit.

" ISLE DE SAULE, 20 octobre, 1598.

"Seigneur, seigneur! ne vous lasserez-vous pas de frapper votre humble serviteur! Voyez, mon corps est abattu : mon âme endolorie, je marche à l'abîme du désespoir.

"Quelles émotions m'agitent! Je sens et je ne sens pas. Les pensées montent à mon cerveau comme les bulles montent à la surface de l'eau bouillante. Tout me frappe; tout me navre. Je voudrais pouvoir pleurer. Les larmes me soulageraient; mais mes yeux sont secs et brûlants. Je n'ai pas même la faiblesse de la douleur. Les peines m'épuisent et j'ignore où est mon mal. C'est bien étrange! A ma chère France, à ma bien aimée Laure, pourtant je songe moins. Les privations de toute espèce me trouvent indifférent, mais je souffre! Mysterie, me permettras-tu de déchirer ton voile! D'où vient cette agitation, d'où viennent ces troubles, dis? J'attends avec impatience le retour du marquis de la Roche, et je ne sais pourquoi je crains de le voir arriver. Cette île, elle me plaît, toute stérile qu'elle soit. Y demeurer avec une femme tendre et vertueuse, entouré de vassaux honnêtes et laborieux me paraîtrait un bonheur! Une femme, n'est-ce dit... Qu'est-elle devenue? elle qui était parmi nous! Comment, dans quel but était-elle glissée au sein de cette troupe de malfaiteurs? Elle avait l'air bon; sa conduite était exemplaire; son courage son énergie surpassaient l'imagination, et puis quelle mâle beauté sur son visage! Oh! la vie de cette femme devait céler un bien profond secret! Sans doute quelque sublime dévouement l'avait poussée... Mais, ne suis-je pas insensé! Cette femme avait peut-être un amant parmi les déportés! Oh! non, non, bannis sous cette monstrueuse présomption! Elle, un amant! elle, une femme dépravée! cela n'est pas, mon cœur me le dit, ma raison me le prouve! Est-ce donc ainsi que j'honore la mémoire de celle qui, au péril des siens, sauva les jours de monseigneur de la Roche et les miens? Ma reconnaissance se traduirait par une insulte! Ah! pardonne, noble inconnue; pardonne, si tu es morte, ignore, si tu respirez encore. Dieu, comme elle était belle! Quel port de reine! Quelle dignité dans le maintien! Quelle angélique douceur sur sa figure! Non, cette ange n'avait pas reçu sa naissance dans la cahute d'un serf. Je me refuse à le croire. C'est un manoir qu'elle eût pour berceau, ce sont de hauts et puissants seigneurs qu'elle eût pour parents! Encore cette pensée! elle m'obsède sans cesse... Je la chasse sous une forme, elle reparait sous une autre. Je ferme les yeux, elle se réfléchit comme dans un miroir, je les rouvre, elle est devant moi; je me promène, elle me suit; je travaille, elle se mêle à mes labeurs; je me couche, elle est sous mon chevet; je m'endors, elle voltige au-dessus de ma tête... On dit que la providence divine nous envoie souvent des avertissements pour nous instruire : en serait-ce un? A quoi bon m'en occuper! à quoi bon m'user à la recherche d'une chose désormais inutile. Plus de deux mois ne se sont-ils pas écoulés depuis sa disparition! n'ai je pas fait battre l'île en tous sens, fouiller tous les taillis dans l'espoir de la retrouver? La lac n'a-t-il pas été sondé par Philippo?... Pauvre jeune fille, elle est morte! peut-être de mort horrible! Qui sait? Peut-être que durant la nuit de la rébellion, un de ces misérables... Oh! je frémis à cette seule appréhension! Quoi, il se serait rencontré un être à face humaine assez lâche, assez féroce pour profiter de l'état de malaise de cette pauvre enfant... Mon Dieu, les hommes sont bien méchants, puisqu'ils peuvent même supposer la possibilité de pareils crimes!... Des ténèbres épaisses m'environnent. Ces papiers recueillis à bord de l'Erable! ce portrait dont la ressemblance avec elle est si frappante... Ce portrait, je viens de l'examiner de nouveau; il est sous mes yeux. Plus je compare, plus mes soupçons prennent de consistance. C'est sa fille; quelque chose me le crie au fond des entrailles. Ai-je le droit de me mentir à moi-même? Et ne me rappelle-je pas les dernières paroles échangées entre elle et moi! Quand je lui demandai s'il était vrai qu'elle se nommât Yvon, n'a-t-elle pas balbutié; puis n'a-t-elle pas avoué son sexe?... Quel dédale! je m'y perds... Ne jamais la revoir! n'être pas certain de connaître la vérité! seigneur, aidez-moi à effacer toutes ces impressions qui m'ardent comme autant de fers rouges! Rétablissez la paix dans mon âme, et que je puisse renoncer à des mondantés condamnables pour remplir mes devoirs envers vous, et envers tous ces pauvres gens que vous m'avez donné mission de former à l'adoration de votre nom et à l'obéissance à vos saintes lois!"

Le jeune homme n'avait pas parcouru ces lignes sans faire de fréquentes poses, pour méditer.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, en achevant, les heures, les jours, les semaines, les mois, les saisons, les années se sont envolés, et ni le temps qui rongé tout, ni les maladies physiques qui affaiblissent le corps, ni les maladies morales qui oblièrent la sensibilité, n'ont pu user

res empreintes laissées sur mon esprit et sur mon cœur ! Le Tout-Puissant n'a pas eu pitié de moi !

Il baissa tristement la tête, et souleva avec son pouce quelques feuilles du journal.

" 2 janvier, 1599.

" Comme la journée d'hier m'a doucement ému ! J'étais bien loin de m'attendre à cette délicieuse surprise. Brave Philippe ! quel cœur palpite sous sa rude enveloppe de matelot ! C'est lui, sans nul doute, qui a décidé les Colons à me souhaiter une heureuse année ! Oh ! j'aurais été bien heureux, si tous ils étaient venus ! La certitude que j'avais des congénis ici où tous nous devrions être unis comme des frères a répandu un léger nuage sur cette fête de famille. Passé notre divin rédempteur que les Soudards, — ces brebis égarées plutôt par la lassitude, que par la malignité, — ne persévèrent pas dans leur endurcissement ! Combien il eût été agréable de remercier, tous ensemble, le ciel qui a daigné jusqu'ici pourvoir à notre subsistance, et de le supplier de nous continuer ses bienfaits ! Que c'eût été dignement et délicieusement saluer l'aube d'une nouvelle année ! — Il était huit heures, quand mes chers Colons sont arrivés, parés de leurs meilleurs vêtements. Philippe marchait en tête. L'honnête matelot a essayé de me débiter un compliment. Mais l'éloquence ne répondant pas à son intention, il s'est jeté à mes genoux, et a baisé ma main, en s'écriant des larmes aux yeux : " Excusez, monseigneur, j'aurais voulu... j'aurais désiré... enfin, pour vous dire la chose en deux mots, les camarades et moi nous vous souhaitons toutes les prospérités..." — Bien, bien, Philippe, ai-je répondu, en voyant qu'il ne pouvait continuer. Et m'adressant à la troupe, qui criait à tue-tête : Vive, vive ! monseigneur de Ganay ! j'ai fait un petit discours qui a touché ces bonnes gens. Ensuite, nous avons élevé nos cœurs à Dieu ! — Le dîner a été gai, plus copieux que d'ordinaire et au dessert j'ai fait distribuer la dernière barrique d'eau-de-vie qui nous restait ! Étaient-ils joyeux mes Sujets ! En un instant, ils oublièrent les incertitudes de leur situation, les rigueurs de cet horrible hiver qui soumet la mer elle-même à son empire ! Ils oublièrent que si, demain, la pêche manquait, nous mourrions de faim ! Ah ! si je pouvais oublier moi ! hélas !

" 6 février, 1599.

" C'est horrible ! deux de nos hommes ont été gelés ce matin en allant à la chasse. On me dit que les Soudards sont en proie à la famine. Je vais leur envoyer un peu de poisson. Pourquoi, mon Dieu ! refusent-ils de suivre mes conseils ?

" 11 février, 1599.

" Dieu tout-puissant éloignez-vous de moi ce calice d'amertume ? Il a fallu nous battre aujourd'hui, il a fallu nous défendre contre le meurtre conduit par le pillage ; il a fallu verser le sang de nos frères ! L'esprit malin s'est-il emparé de ces malheureux ! Dans la matinée, ils sont arrivés, armés jusqu'aux dents ; et, sans la valeur des Colons, nous serions tombés sous les coups des forcenés. La lutte a duré deux heures. Il tombait une neige abondante ! Nous fûmes obligés de faire usage de nos mousquets. Six hommes ont été tués : Deux Colons et quatre Soudards. Cette leçon profite-t-elle aux derniers ? J'en doute. A moins que leur chef, ce Pierre, ne périsse, ils reviendront tôt ou tard à la charge. Par malheur, nous n'avons plus que quelques onces de poudre et j'ai tout lieu de craindre qu'ils n'en possèdent encore une grande quantité. Si j'en croyais le Maléficien, nous marcherions sur les barraques des Soudards et les forcerions à nous livrer leurs armes. Mais ce plan me répugne. Il ne pourrait s'effectuer que par des moyens violents ; je préfère attendre encore. Dieu aidant, les infidèles rentreront au bercail. Seulement je vais enjoindre à mes gens de tâcher de s'emparer de Pierre. Si je réussis à le prendre, l'ordre régnera promptement et nous pourrions en sûreté entreprendre le printemps prochain la culture des terres.

" 1 mars, 1599.

" La colère divine pèse sur nous de tout son poids. Mon Dieu que votre sainte volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! Mais, je vous en supplie, épargnez ces pauvres malheureux... Le scorbut sévit au camp.

Un roturier, le nommé Ludovic Bernard, est mort du scorbut, ce matin, à dix heures. Deux autres sont affectés de cette horrible maladie. Un Soudard a déserté pour venir se joindre à nous. J'ai donné des ordres pour qu'il fût bien reçu. Espérons que son exemple trouvera des imitateurs."

— Le misérable ! dit le lecteur en se levant avec agitation ; il avait été dépêché par ses complices pour m'assassiner. Sans la prudence de Philippu, qui découvrit le complot, c'en était fait de moi.

Il fit quelques tours dans l'appartement, revint s'asseoir et ouvrit le cahier au hasard.

"7 avril, 1599.

« Le froid est toujours excessif et nous avons faim... Ah ! que c'est hideux, la faim ! Des visages réchignés ; des esprits irritables ; des hommes qui sanglotent ou blasphèment, voilà pour mon entourage. À l'exception de Francour, dont la fermeté et l'abnégation sont à toute épreuve, je ne vois que prostration et laine à mes côtés ! Moi-même, je sens fléchir mon énergie. J'ai faim... La pêche ayant soudain fait défaut, nous avons mangé des peaux de mouton bouillies ; puis nous avons creusé dans la neige pour extirper quelques racines, et, au moment où j'écris, cette dernière ressource manque... Mon Dieu ! j'apprends qu'ils veulent déterrer les cadavres des deux hommes gelés en mars, pour assouvir le besoin qui les presse... Seigneur, Seigneur, fuyez que cette profanation n'ait pas lieu ! »

"8 avril.

« J'ai la fièvre, ma tête brûle, une sueur froide trempe mon corps... Mes cheveux se hérissent sur ma tête... La plume tremble dans ma main ! Infortunés, ils ont réalisé leur dessein... Ces corps morts, ces corps livides, ils les ont retirés de dessous les glaces... et... je n'ose achever... »

"9 avril.

« Dieu tout-puissant, fais-moi mourir... la faim me dévore... Il y a du feu dans mon estomac... Oh ! si je pouvais mourir !... »

— Oui, dit le jeune homme, je souhaitais de mourir alors ! Mais c'était moins à cause des épouvantables tirailllements d'entrailles que j'endurais, qu'à cause des sinistres projets que le jeune enfantait dans mon cerveau. J'en frissonne... Il me prenait des fureurs de cannibale !... Loin de me répugner, la chair humaine m'attirait invinciblement. Je me souviens que je me suis levé de mon lit, ai saisi mon poignard, et, si, dans ce moment, un homme se fut présenté, je l'aurais égorgé pour sucer son sang, déchirer ses membres avec mes dents... Horreur...

Il cacha son visage dans ses mains et demeura plongé dans une préoccupation interrompue, d'intervalle en intervalle, par des tressaillements spasmodiques.

Un bruit venu du dehors, arracha le rêveur à ses amères réflexions. Il courut à la fenêtre, et s'apercevant que le bruit avait été produit par la chute d'une avalanche de neige tombée du toit de la maison où il se tenait, il retourna à son siège.

Agiée par un courant d'air, la page du manuscrit, se balançait à droite et à gauche.

Le jeune homme du bout du doigt, la coucha sur le verso, et son visage s'égayait à la vue de la date suivante :

"1 mai, 1599.

« Enfin le printemps a fondu les trimats de l'hiver. Souriante est la nature ; mon âme nage dans une suave ivresse. Ah ! qui saurait méconnaître la bonté de Dieu, à la vue des magnificences déployées autour de nous ! Ce soleil chaud et vivificateur qui baigne l'or fluide de ses rayons dans la mer ; ce ciel sans tache, qui éblouit par la pureté de son azur, et puis ce monde qui s'anime à nos pieds, à nos côtés, sur nos têtes ! ah ! comme tout cela est donc ravissant ! Voyez, l'herbe pousse ses émeraudes ; les fleurettes allongent leurs co-



roflés de toutes couleurs ; les arbres ouvrent leurs bourgeons aux caresses de la brise ! Entendez ! ce sont les oiselets ; ils disent les timidités, les impatiences, les jalousies et les voluptés de l'amour, et leur langage vous ravit en extase ! Chantez, chantez encore petits oiseaux ! vos romances endorment mes peines, comme autrefois, la ballade de ma nourrice endormait mon enfance... Tout le monde est radieux au camp. Une ardeur, nouvelle comme l'ardeur de la création, anime mes gens. Ils réparent leurs maisonnettes endommagées par l'hiver ; plantent des pieux autour de l'enceinte, et me construisent un petit castel, comme dit Philippe. Oh ! j'aime ce retour à l'espérance. Il est de bon augure. L'homme qui a pris une détermination, fut-elle fautive, est toujours plus fort que celui qui languit dans l'indécision. Et mes colons sont bien résolus à mettre cette année en culture le peu de terres arables qui entourent le lac. Le Maléficien n'a eu l'heureuse idée d'enfouir dans le sable une barrique de graines de diverses espèces ; de plus, il a eu le courage de n'y point toucher durant l'horrible disette que nous avons traversée ; nous les sèmerons ; et, de cette façon, s'il plaît au Seigneur, on pourra, dès cette année, obtenir une récolte qui permettra d'attendre... Attendre ! La providence guidera-t-elle un navire jusqu'à ces rives ? Le *Castor* n'a-t-il pas sombré ? Monseigneur de la Roche vit-il encore ? Ces questions se heurtent continuellement dans mon esprit. Mais, aujourd'hui, je veux leur imposer silence. Elles empoisonneraient encore la béatitude dont m'oncle le premier soupir du renouveau. Nos destinées sont entre les mains du Très-haut. Je me confie humblement à lui. Avec la foi, la certitude de revivre dans un monde meilleur, la créature humaine n'est jamais malheureuse. Il n'y a que les impies et les athées qui maudissent la lumière, car le Seigneur a dit :

« Celui qui conteste avec le Tout-Puissant lui apprendra-t-il quelque chose ? Que celui qui dispute avec Dieu réponde à ceci. »

« 29 septembre, 1599.

« Quelles angoisses rongent ma pauvre âme saignante ! le doute m'accable... O mon Dieu !

« N'y a-t-il pas un temps de guerre limité à l'homme sur la terre ? et ses jours ne sont-ils pas comme les jours d'un mercenaire ?

« Comme le serviteur soupire après l'ombre, et comme l'ouvrier attend son salaire ; —  
« Ainsi il m'a été donné pour mon partage des mois qui ne m'apportent rien et il m'a été assigné des nuits de travail.

« Si je suis couché, je dis : Quand me lèverai-je ? et quand est-ce que la nuit aura achevé sa mesure ? et je suis plein d'inquiétudes jusqu'au point du jour.

« Mes jours ont passé plus légèrement que la navette d'un tisserand et ils se consomment sans espérance. »

« 3 octobre.

« Déjà l'automne a rongé les feuilles des arbres et des buissons. Les chautres ailés fuient vers les climats plus doux, et nous, hélas ! nous ne pouvons même attacher une espérance au jour de demain. Seigneur, arrêtez la malédiction sur mes lèvres ! Cette île doit-elle nous servir de cœueil jusqu'au dernier !

« Les déceptions me brisent ? Cependant, ne jouissons-nous pas du bien-être matériel ? Nos prévisions sur la récolte se sont vérifiées. Notre grenier est comble. La faim ne nous amènera pas cet hiver les uns contre les autres. Les Colons s'améliorent. Une discipline salutaire et des exhortations quotidiennes ont dompté ces natures sauvages. Maintenant je devrais m'applaudir de mon œuvre, car j'ai fait le bien autant qu'il était en mon pouvoir. Ils écoutent ma voix, ces hommes farouches ! ils prient avec ferveur et si la Providence nous ramène dans la patrie, ils feront des citoyens probes et pieux. Pourquoi, dis-je, cette agitation qui me mine ? D'où vient qu'à certaines heures ma poitrine se resserre, des larmes brûlantes jaillissent de mes yeux ? pourquoi suis-je à charge à moi-même ?

« Ce matin, dans une promenade solitaire, j'ai poussé jusqu'à la lutte en ruines qu'elle a habitée avec le naufrage ! M'étant assis sur une poutre, j'ai longuement rêvé d'elle. Qui était-elle ? Où, comment a-t-elle péri ? La nuit répand ses ombres sur cette vie éteinte, et jamais une lueur n'en éclairera le fil perdu ! Mon Dieu, si pourtant mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. »

« Comme le jeune homme finissait cette phrase, un frappa doucement à la porte. Il se hâta de fermer le cahier et le cacha au fond d'un coffret de palissandre.

— Entrez, dit-il ensuite.



## CHAPITRE. XI.

## LA SURPRISE.

La porte s'ouvrit et Philippe Franceour parut.

— Ah ! c'est toi, mon vieil ami, dit le jeune homme se levant et allant serrer la main du matelot. Mais, qu'as-tu donc ? tu es tout essoufflé.

— Oh ! monseigneur, monseigneur, répondit Philippe d'une voix entrecoupée, je savais bien, je savais bien...

— Que savais-tu ?

— Ah ! le vieux Franceour est plus matois qu'il en a l'air, allez !

— De quoi s'agit-il ?

— Ça m'étouffe, oui bien...

— Assieds-toi, et remets-toi de ton émotion.

— Mon... émotion, vous avez dit le mot, car je suis diablement ému. Le moyen de ne pas l'être aussi !

— Raconte-moi ça, dit le vicomte de Ganay en frappant amicalement sur l'épaule du Maléficieux.

— Mais, au moins, monseigneur, vous me promettez...

— Tout ce que tu voudras.

— C'est que, voyez-vous, dit Philippe dont les yeux pétillaient de joie, voyez-vous, cette nouvelle est si extraordinaire...

— Aurais-tu découvert un banc de harengs ?

— Oh ! que nenni.

— Seigneur ! un navire...

— Non, non, répondit Philippe en hochant la tête. L'heure de notre délivrance n'a pas encore sonné.

Une lueur brillante qui avait illuminé le front du vicomte de Ganay s'éteignit.

— Alors parle, mon dévoué serviteur, dit-il.

— Je crains que cette nouvelle...

— Serait-elle mauvaise ? s'écria Jean en fronçant les sourcils.

— Au contraire.

— Explique-toi donc.

— Si j'étais sûr que... Enfin, je n'y puis plus tenir ; oui bien, par la fourche de Neptune. Elle est retrouvée !

Le matelot jeta cette dernière phrase avec une vivacité si grande qu'on eût cru que les paroles lui brûlaient le gosier.

— Retrouvée ! qui ? fit le vicomte en pâlisant.

— Oh ! s'écria Philippe, pardon, j'ai été trop brusque ! Je savais qu'en vous apprenant cela tout à coup... Excusez-moi, j'ignore l'art des ménagements.

— Mais qui, elle ? répétait le vicomte d'une voix strangulée.

— Monseigneur, monseigneur, ne m'en veuillez pas, reprit Philippe effrayé de l'agitation de son chef.

— Qui, elle... pour la troisième fois ?

— Yvon, dit le matelot d'un ton si bas que Jean pensa avoir mal entendu.

— Yvon !... cette jeune fille... Retrouvée !

— Oui, monseigneur !

— Tu l'as retrouvée ?

— Oui, monseigneur.

— Ah ! mais tu ne me leurras pas Philippe, n'est-ce pas mon ami ? dit le vicomte en pressant fébrilement dans ses mains les doigts du matelot.

— Vous leurrer, jour de Dieu ! moi vous leurrer, monseigneur !

— Mais où est-elle, Philippe ? Vite ! courrez !

Puis, soudain, le visage du jeune homme blêmit, ses muscles frissonnèrent. Il s'appuya à la table pour ne pas tomber. L'immensité de son bonheur venait de sauter sous la mine d'une simple réflexion. Il fit un mouvement ; ouvrit la bouche pour parler et les sons expirèrent sur ses lèvres.

Philippe fut épouvanté par cette révolution qui s'opérait dans le vicomte.

— Donne-moi de l'eau, articula Jean avec une extrême difficulté.

Il avala quelques gouttes et s'humecta les tempes. Peu à peu il parut se calmer, et quoi qu'un volcan couvât dans son cœur, il dit assez tranquillement au matelot :

— Et où l'as-tu retrouvé ?

— A la pêcherie, sur le bord de la mer.

— Noyée ? ballutin le vicomte avec un douloureux effort.

— Noyée ! non monseigneur, mais sur le point de périr de froid !

— Elle vit ! tu dis qu'elle vit ! exclama le vicomte d'un ton passionné.

— Elle est à quelques pas d'ici.

— Oh ! merci, mon Dieu ! dit Jean en levant au ciel ses yeux rayonnant de gratitude.

Le matelot narra brièvement au vicomte l'histoire de Guyonne, depuis sa disparition du camp jusqu'au moment où elle avait été si miraculeusement sauvée. Jean écouta ce récit avec une attention muette et pour ainsi dire suspendu aux lèvres du conteur.

— Viens, viens, dit-il aussitôt que Philippe eut cessé de parler. Allons-la chercher. Car tu ne sais pas qui elle est, cette jeune fille... Tu ne sais pas qu'elle appartient à la noble famille... Mais le saisissement me rend fou ! Hâte-toi... dépêchons !

— Pardon, monseigneur, dit le matelot sans bouger.

— Non, marché ! je grille d'impatience, s'écria le vicomte tout frémissant de cette impétuosité égoïste dont une félicité imprévue anime notre sang.

— Monseigneur, écoutez-moi, je vous en conjure, objecta Philippe en arrêtant l'écuyer par un regard. Avant tout, il faut prendre nos précautions. Soyons circonspects. Le retour de Guyonne pourrait nous être funeste à tous, si son sexe était connu. Du sang-froid donc.

Cette sage admonestation reprima la fougue du jeune homme.

— Tu as raison, mon cher Philippe, et je suis un insensé, dit-il, en tendant la main au Maléficieux.

— Oh ! je comprends cet empressement, répondit Francœur, avec un sourire que lui permettaient son âge et les nombreux services qu'il avait rendus au vicomte de Ganay. Vous resterez ici, continua-t-il, votre rang ; et votre dignité le commandent. Moi je retournerai près d'Yvon et vous l'amènerai. Soyez sur la porte du castel, quand nous arriverons ; et en présence des Colons qui savent déjà la bonne nouvelle, accueillez-le de façon à ne pas exciter les soupçons. Vous excuserez votre vieux matelot. Il est bien hardi de vous donner des conseils.

— Donne toujours, mon bon Philippe. Tout t'est permis, à toi

— Ensuite, reprit le marin en se grattant le front ; ensuite, monseigneur, ma foi, vous savez ce que vous avez à faire.

— Oui, oui, oui. Vole la quérir !

— C'est Yvon, rien qu'Yvon, le No 49, n'oubliez pas, monseigneur, dit Philippe en s'éloignant.

Dès qu'il fut parti, Jean de Ganay ouvrit son coffret de palissandre, en tira le portrait dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, et le contempla avec adoration. Puis il le baisa respectueusement, le replaça dans le coffret qu'il ferma à clé et sortit.

Les Colons, au nombre de dix étaient attroupés devant l'habitation du chef. Ils causaient à haute voix de la miraculeuse trouvaille qu'avait faite le Maléficieux. L'apparition du vicomte mit fin à leurs conversations. Tous les regards se tournèrent vers lui comme pour l'interroger. A son tour, il raconta en peu de mots les aventures d'Yvon. Et quand Philippe revint suivi de la jeune fille, toutes les curiosités étaient satisfaites. Les routiers se précipitèrent au devant de leur faux compagnon, rivaillant d'avidité pour lui serrer la main ou lui adresser une parole d'amitié, car tous aimaient Guyonne qui en maintes occasions les avait tour à tour plus ou moins obligés.

Nabot lui sauta au cou et la baisa bruyamment sur les deux joues en disant :

— Tiens, mon bijou, tu es si beau et si bon, que si tu eusses porté cornettes et jupons au lieu de haut-de-chaussé, je t'aurais offert mon cœur.

L'assemblée se mit à rire, et Guyonne rougit vivement. Les roses de son teint s'empourprèrent bien d'avantage, quand elle aperçut le vicomte Jean. Philippe, qui lui donnait le bras craignant que son émotion ne la trahit, lui dit à l'oreille :

— De la fermeté !

Elle s'avança timidement. Le vicomte la félicita, avec assez de calme, sur sa miraculeuse délivrance. Elle répondit par un bégaiement inintelligible. Et Jean de Ganay, pour mettre fin à une scène qui devenait embarrassante, lui dit :

— Yvon, entrez et chauffez-vous. Le froid pourrait nuire à votre santé qui paraît avoir déjà tant souffert.

Le matelot entraîna sa protégée dans la chambre à coucher du vicomte qui, quelques minutes après, se trouvait seul en tête-à-tête avec elle.

## CHAPITRE VII.

## DEMANDES, ET REPONSES.

Assise près du feu, Guyonne avait ses yeux baissés. Ce qu'elle éprouvait alors, nous ne pourrions le peindre. C'était un mélange indéfinissable, de timidité, de crainte, de honte et d'amour. Son cœur battait à rompre sa poitrine. Des pensées confuses se heurtaient dans sa tête, et mille sensations différentes l'oppressaient.

Jean de Gannay n'était ni moins ému, ni moins gêné. Debout, près de la table, il affectait de ses impressions, fondit en larmes et plorait son visage dans ses mains. Cet incident agit sur l'écuycr comme un réactif. Il apaisa les palpitations désordonnées de son diaphragme et interpella doucement Guyonne :

Un quart d'heure s'écoula ainsi. Le silence des deux jeunes gens n'était troublé que par le pétilllement du bois dans le foyer. Dix fois le vicomte ouvrit la bouche pour parler, dix fois il manqua de force.

Enfin, se faisant violence, il vint s'asseoir près de notre héroïne, qui, surcombant au poids de ses impressions, fondit en larmes et plorait son visage dans ses mains. Cet incident agit sur l'écuycr comme un réactif. Il apaisa les palpitations désordonnées de son diaphragme et interpella doucement Guyonne :

— Mademoiselle...

— Oh ! pardon, monseigneur ! pardon, de vous avoir abusé, sanglota la jeune fille, tombant à ses pieds.

— Relevez-vous, relevez-vous, dit-il, vivement, et en détournant la tête pour dérober les pleurs qui mouillaient ses yeux.

— Non, monseigneur, c'est la seule posture qui convienne à une misérable pécheresse comme moi, répliqua-t-elle avec exaltation. J'ai gravement offensé notre Père qui est aux cieux, et vous, monseigneur. Mais croyez à ma parole : Si mon frère Yvon était parti, son père serait mort de chagrin. Pour pénitence, monseigneur, imposez-moi les plus durs travaux... Oh ! je serais trop heureuse de vous être utile à quelque chose...

— Noble fille, s'écria le vicomte en la forçant de se rasseoir, sèche ces larmes. Le trait que vous avez accompli est digne des plus beaux éloges sur la terre et d'une récompense éternelle dans l'autre monde. Ne courbez pas le front, Guyonne, car vous êtes l'honneur et la gloire de votre sexe. Qui, moi, j'oserais blâmer un semblable dévouement, j'oserais le traiter de faute ! non, non ! bien plutôt je proclamerai à la face du globe que vous êtes la plus vertueuse et la plus héroïque des femmes.

— Quoi, monseigneur, vous ne me repoussez pas ! vous m'absolvez, dit Guyonne, en saisissant la main du jeune homme qu'elle baisa malgré lui.

— Je vous admire ! murmura-t-il d'un accent enthousiaste.

Alors seulement, Guyonne osa lever ses yeux humides sur Jean de Gannay, qui, à son tour, par une impulsion irréflectée lui prit la main et la porta à ses lèvres.

Par cette action, le vicomte de Gannay monta jusqu'à lui, Guyonne, la poissonnière. Cependant celle-ci fut plus charmée encore que surprise, car, avec la pénétration que les femmes conservent même dans les positions compliquées, elle pressentait l'amour du jeune homme pour elle.

— Vous vous nommez Guyonne ? demanda-t-il, après un moment de silencieuse rêverie.

— Oui, monseigneur.

— D'où êtes-vous ?

— Du hameau de la Roche.

— Du hameau de la Roche ! ce n'est pas cela, proféra pensivement l'écuycr.

Guyonne n'entendit pas ces paroles et le vicomte reprit :

— Que fait votre père ?

— Il est pêcheur, monseigneur.

— Pêcheur ! mais ne m'avez-vous pas dit jadis qu'il était cabotier ?

— Il est vrai.

— Remplirait-il ces deux professions ?

— Non, monseigneur ; mon père, à moi, était cabotier ; il mourut jeune et ma mère se remarqua à un pêcheur de la seigneurie de la Roche, le vieux Perrin, qui ainsi est mon beau-père.

— Ah ! exclama le vicomte avec une satisfaction marquée. Mais vous avez un frère ?

— Yvon, monseigneur. Il est enfant du second lit, et coûta la vie à notre mère.

— Comment s'appelait votre mère ?

— Marguerite, monseigneur.

— Marguerite ! s'écria le jeune homme qui bondit aussitôt, courut à la table, déploya une lettre, la lut avidement et revint en demandant :

— Et votre père ne se nommait-il pas Siméon ?

— Simon, ou monseigneur, répondit Guyonne avec un profond étonnement.  
 — Surnommé Leroux, n'est-ce pas ?  
 — Mais oui.  
 — Il était originaire de la Normandie . . . et fut s'établir dans un petit village près de Nantes, à Pontiviers, où il épousa votre mère . . .  
 — Oui, oui, répliqua Guyonne à ces questions faites avec une rapidité fiévreuse. Mais comment savez-vous, monseigneur . . . ?  
 — Il résidait dans ce village lors de votre naissance ?  
 — Oui, monseigneur, car je suis venue au monde en 1773.  
 — Oh ! quel rayon de lumière ! fit le vicomte en lisant à haute voix, les mots suivants sur la lettre qu'il tenait toujours à la main :  
 " Ce fut le cinq février mil cinq cent soixante-treize, vers quatre heures du matin, que je donnai le jour au fruit de cet amour malheureux et réprouvé par la justice de Dieu et des hommes. C'était un enfant du sexe féminin. Le chapelain du château la baptisa sous le nom de Guyonne ; puis, sans égard pour les prières de la mère qui demandait à voir sa fille, on l'enleva . . . "

La poissonnière entendit la lecture de ce passage avec une supéfaction qui touchait presque à l'hébétément. Depuis la veille, elle avait reçu tant de commotions, qu'elle se demandait si elle n'était pas le jonet d'un affreux cauchemar. Des incidents qui autrefois lui avaient paru sans importance ; des souvenirs oubliés, se représentaient en foule dans sa mémoire, se classaient, et formaient comme un fil conducteur dont elle entrevoyait le point de départ, quoiqu'elle ne le distinguât pas encore nettement.

Aussi quand le vicomte, s'interrompant, lui dit :

— Votre enfance, Guyonne, ne vous rappelle-t-elle rien ?

Elle répondit d'un ton assuré :

— Mon enfance, me rappelle des choses étranges.

Jean rapprocha son escabeau de celui de la jeune fille :

— J'étais bien petite, poursuivit-elle, quand nous deînions à Pontiviers, à deux lieues de Nantes. Pourtant, j'ai souvenance que, chaque dimanche, une belle dame, richement vêtue, venait à notre maison après la grand'messe.

— De haute taille ? dit le vicomte.

— Oui, monseigneur, elle avait la taille élevée et majestueuse. Lorsque mon père était au logis, elle se contentait de me donner des bonbons ou des joujous ; mais si j'étais seule avec ma mère, alors elle me prenait sur ses genoux, et me mangeait de caresses. Aussi, je l'aimais bien ! Elle était si bonne pour nous !

Guyonne cessa de parler, deux perles liquides roulaient sous ses longues paupières.

— Vous rappelez-vous le nom de cette dame ? dit le vicomte.

— Son nom ? repartit Guyonne ; non, je ne m'en rappelle plus. Ma mère l'appelait toujours Madame la comtesse . . .

— Est-ce là tout ? demanda encore l'écuyer.

— Tout ? . . . oh ! attendez ! Un soir que mon père était à la mer, une vieille femme entra chez nous. Elle dit quelques mots à ma mère qui poussa un grand cri. Ensuite on me mit à la hâte mes plus beaux atours ; la vieille femme, ma mère et moi, nous montâmes dans une voiture qui attendait à la porte. Je m'endormis. En m'éveillant, je me trouvai dans une vaste chambre, couchée sur un lit. La belle dame que j'avais vu à la maison était étendue à côté de moi. Elle était livide de pâleur, et cependant une tendresse infinie allumait son œil, quand elle l'attachait sur moi. Agenouillée au pied du lit, ma mère et la vieille femme gémissaient et pleuraient. La dame m'embrassa en soupirant, puis elle dit à ma mère :

— Marguerite, tu me promets de l'élever comme ton enfant ?

— Oh ! elle Pest ! elle Pest, s'écria ma pauvre mère.

— Tu en auras bien soin, n'est-ce pas, ma bonne ? continua la dame d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

— Elle sera ma fille ! dit ma mère en me pressant sur son sein.

— Merci, Marguerite. Je compte sur ta parole. Adieu ! je puis maintenant mourir en paix. Adieu, donc Marguerite !!! Priez pour moi quand je ne serai plus.

Un prêtre entra dans la chambre et ma mère m'emporta dans ses bras. La même voiture nous ramena à la maison. Je m'endormis de nouveau durant le trajet. Quand le lendemain, j'interrogeai ma mère sur la scène dont j'avais été témoin, elle me répondit que j'avais rêvé. Nous quittâmes le pays peu de jours après. Ma mère était triste et habillée de noir. Arrivés au village de la Roche, les fièvres s'emparèrent de mon père qui mourut presque subitement. Nous étions sans ressources. Un pêcheur eut pitié de notre détresse. L'année suivante, il offrit sa main à ma mère. Elle accepta, et je devins la belle-fille d'Yvon l'errin.

— Connaissez-vous cette figure ? dit Jean de Ganay, en montrant tout à coup à Guyonne le portrait auquel nous avons antérieurement fait allusion.

Guyonne prit le cadre des mains de vicomte et alla le contempler à la lueur de la lampe.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est elle !

— Cette dame, n'est-ce pas ?

— Oui, oui ; je ne saurais me tromper. Voici bien sa physionomie gracieuse et sévère en même temps ; ses magnifiques cheveux bouclés avec lesquels je jouais, et la robe de taffetas brune, et la fraise de dentelle, et le chaperon de velours bleu qu'elle portait habituellement... O mon-eigneur, c'est-elle ! j'en ferais le serment !

Les doutes du vicomte s'évanouissaient. Son visage rayonnant, reflétait la joie qui débordait son cœur. Toutelois il voulut une assurance plus entière ; car, quoique la lumière l'éclairât de toute part, comme les gens à qui l'on a fait l'opération de la cataracte, il aimait à se faire répéter qu'il voyait clair. C'est pourquoi il posa cette interrogation :

— Et votre mère ne vous a pas révélé le secret...

— Quel secret, monseigneur ?

— Et le ne vous a donc rien dit ?

— Rien.

— A l'heure de sa mort ? insista le vicomte dont le regard plus encore que les paroles questionnaient Guyonne.

— A l'heure de sa mort, dit-elle avec mélancolie, la pauvre femme me passa au cou un scapulaire, en me recommandant de ne le jamais quitter, et en ajoutant d'un ton qui résonnera toujours à mes oreilles : " souviens-toi, mon enfant, que c'est-là tout l'héritage que t'a laissé ta mère infortunée."

— Voyons ! s'écria Jean.

La jeune fille, rougissante, tira de son corsage, deux petits morceaux d'étoffe cousus ensemble et pendus à son cou par une lanière de cuir.

— Pouvez-vous me le confier ? dit Jean en examinant l'objet.

— J'ai juré à ma mère de ne jamais m'en séparer, répliqua la jeune fille.

— Pour quelques instants ?

— Je voudrais pouvoir ne pas vous refuser, monseigneur, dit Guyonne d'un accent triste. Mais j'ai promis à ma mère, — à une mourante...

— Si votre avenir, si votre bonheur dépendaient de cette infraction !

— Je ne la commettrais pas volontiers.

— Et, si j'ordonnais ! fit le vicomte d'une voix plutôt suppliante qu'impérative.

— Mon devoir, monseigneur, répondit péniblement la poissonnière, est de vous obéir. J'obéirais !

— Alors, reprit le vicomte, non sans hésiter, Guyonne, je vous ordonne de me remettre cette amulette, et je m'engage à vous la rendre aujourd'hui même.

Elle tendit, avec une douloureuse résignation, le scapulaire au vicomte. Celui-ci le serra sous son habit et dit en balbutiant :

— Encore un mot, Guyonne : N'avez-vous pas une tache de rousseur, ayant la forme d'un papillon, au-dessous du cœur ?

— Oui, monseigneur, dit bien bas la jeune fille dont les joues s'étaient colorées de l'incarnat du coquelicot.

Aussitôt Jean de Ganay appela :



— Philippe !

Le Maléficien entra et s'approcha du vicomte.

— Yvon est fatigué, dit Jean. Montre-lui sa chambre.

Francoeur fit signe à Guyonne qui sortit avec lui toute bouleversée de la scène qui s'était passée entre l'écuier et elle.

Dès que la porte fut fermée, Jean de Ganay trancha les fils qui linient les deux pièces du scapulaire.

Sur l'une d'elles on voyait brodé avec de la soie rouge un  et sur l'autre un  gothique.

## CHAPITRE VIII.

## GUYONNE ET JEAN.

L'amour présente deux traits fort distincts : ou il jaillit spontanément, volontairement, ou bien il croît lentement, involontairement. Dans le premier cas il résulte, le plus souvent, d'une prédisposition de l'individu qui en reçoit le germe et d'un rayon de la physionomie ou de l'esprit de l'individu qui le transmet. Dans le second cas, l'amour tire son éclosion d'une liaison suivie entre le *subjectif* et l'*objectif* ; il est le fruit d'une sorte d'étude, toujours d'une appréciation raisonnée. Celui-ci caresse ordinairement les sentiments ; celui-là irrite les sens. C'est assez dire que l'un ressemble à ces fleurs éphémères, resplendissantes de couleurs, saturées de parfums le matin, mais flétries et desséchées le soir ; et que l'autre apparaît comme une plante frêle, presque imperceptible à l'heure de sa naissance, et que les jours et les mois développent tout doucement jusqu'à ce qu'elle arrive à un épanouissement complet. Alors, à son tour, elle brille de mille éclats ; elle embaume de ses senteurs, et loin de se faner après une révolution du soleil, elle conserve sa fraîcheur, ses magnificences. L'été en drape les tissus, en fonde les nuances ; l'automne en distille les arômes ; en enrichit les saveurs ; l'hiver lui prépare, comme à regret, son linceul de neige.

Oh ! qu'il est bon, qu'il est délectable cet amour, qui mollement s'insinue dans nos sens, qu'il fait de bien ! Comme il apprend à connaître les choses pures et délicates ! Principe du dévoûment ; créateur de l'abnégation ; lien de la société ; ennemi de tout ce qui est mauvais ; serviteur de l'harmonie ; flambeau des intelligences ; source de félicités ineffables, il baptise les grandes actions ; éclaire l'ignorance ; polit les mœurs ; aplanit les inégalités des caractères ; inspire l'artiste ; civilise le sauvage ; convie la nature entière à un saint embrassement !

N'est-ce pas à ce pur amour, dis-moi, poète, que tu dois les plus scraphiques accords de ta lyre ? N'est-ce pas à son foyer sacré que tu as emprunté l'éincelle qui luit à ton front, anime tes chants ; active la chaleur de ton enthousiasme ?

Vous qui aimez sincèrement, répondez : Votre amour ne parle-t-il pas d'unité ? L'unité n'est-ce point la loi qui nous régit, le but où nous tendons ; n'est-ce point le beau ? n'est-ce point Dieu ? Dieu ! voilà le verbe éternel, la solution de toute proposition. Dieu ! c'est l'inconnu, le mystère. C'est la personnification de toute conception comme de tout enfantement. C'est le mot d'ordre des penseurs et des Crétins. Marche, marche ! nous crie la voix d'en haut, et nous marchons, sans jamais rétrograder, laissant des monceaux de cadavres pour joncher notre passage dans l'incommensurable carrière dont le point de départ et le terme fuient notre œil. La cohorte humaine avance guidée par le lustre de l'amour, comme les Hébreux par la colonne de feu. Plus l'amour nous éclaire, plus nos progrès sont rapides. N'ayant pas d'idée de la synthèse, ne percevant que la forme, l'Antiquité cheminait à tâtons sur cette route. Il lui manquait un centre de ralliement, le beau unique.—Dieu, comme il lui manquait une lumière unique.—L'amour, entre les sexes aussi bien que l'amour entre les arts, bref la cohésion de toutes les forces isolées pour travailler à la perfectibilité de l'ensemble. Les anciens n'aimaient pas, ils s'aimaient. Chez eux la femme était un souffre-plaisir ; rien de plus. Delà distinction, désunion, partant idolâtrie. En plaçant la femme à la hauteur de l'homme, le Christianisme a engendré l'amour, par conséquent la foi indivisible.

Bénéissons donc le sentiment qui attire les êtres vers un pôle commun ; et, tout en méprisant ces caprices vagues, inconstants comme des météores, fausement décorés du nom d'amour, admirons les grandes passions qui enflammèrent le cœur des génies des siècles passés, et présents. Eh ! sans l'amour, posséderions-nous ces inimitables toiles de Raphaël ? ces poèmes sublimes de l'Esse ? ces profondes études politiques de Machiavél ; et ces sonnets de Pétrarque, frais et perlés comme la rosée du matin, et ces milliers de chefs-d'œuvre qui font l'orgueil et le bonheur de nous tous ? Oui, aimons bien, et quand nous pouvons aimer un être digne de nous, par ses qualités ; quand nous sommes assurés que nous l'aimons de toute notre puissance, de tous nos instincts, de toutes nos volontés, unissons nos destinées aux siennes, soyons attachés à lui comme la tige est attachée à la fleur ! Mais s'il ne peut répondre à notre amour sans blesser les lois divines.

Telles furent ou à peu près, les pensées du vicomte Jean de Ganay, pendant les premiers jours qui suivirent son entrevue avec Guyonne, la poissonnière.

Durant ces jours, il sut, toutefois, refouler les émotions de son cœur et observer vis-à-vis de la jeune fille une retenue qui naquit dans l'esprit de celle-ci Pagitation à laquelle elle était livrée depuis son retour sur l'île de Sable. Elle aimait l'écuyer, elle se savait aimée de lui ; et c'était certaine qu'un voile planait sur sa naissance ; aussi vivait-elle dans une inquiétude plus poignante encore que les afflictions qu'elle avait précédemment endurées.

Cependant, elle n'osait parler ; elle craignait autant qu'elle désirait la présence de son amant. Ce ne fut donc pas sans trouble inexprimable qu'elle s'entendit un matin apostropher par lui :

— Yvon, voulez-vous m'accompagner ?

— Guyonne trembla de tout son corps et répondit en suivant le vicomte.

— Avrit fermaient les yeux, mais héritait du souffle de son devancier.

— Au moment où les deux jeunes gens quittaient le castel, l'aube souriait à l'horizon ; et l'éclat de ses teintes réfléchies sur le ciel bleu prêtait à l'orient des reflets graduels, lesquels partant d'un orbe éblouissant, allaient s'amollissant, se mariant insensiblement, et, passant du pourpre vif à l'écarlate, du l'écarlate au rose, du rose à l'orange, de l'orange au blanchâtre, finissaient par se noyer dans un océan d'azur. C'était la promesse mensongère d'une belle journée. Le lever de l'aurore ressemblait à la grimace d'une femme acariâtre, heureuse de jouer un mauvais tour à ses adorateurs.

— Néanmoins ; la matinée était rehaussée de tous les agréments, de tous les arômes d'une matinée de printemps. Si les bois n'avaient pas encore fait leur toilette, ils s'apprêtaient à la revêtir. Les sucs nourriciers de la végétation verdissaient le sol, rougissaient les pousses des arbres. De partout s'élevaient ces murmures mélodieux qu'exhale la création après un sommeil annuel. Le chardonneret saluait l'apparition du soleil ; le ruisseau gazouillait dans les taillis ; l'insecte bruissait sous l'herbe, la mouche bourdonnait dans l'air, et c'était le zéphyre qui chantait des hymnes mystérieuses et pleines de poésie.

— Guyonne et Jean longeaient un sentier serpentant sur les bords du lac. Le jeune homme marchait devant. Il allait tantôt vite, sans bouger la tête ; et tantôt se tournant soudain pour jeter un long regard à sa compagnie. Ces allures saccadées étaient la traduction fidèle des incertitudes auxquelles l'écuyer était en proie. La jeune fille, quoiqu'elle fût constamment ses yeux baissés, imitait comme par intuition, les mouvements de son guide. Elle hâtait le pas quand il le hâtait, s'arrêtait quand il s'arrêtait. Elle aussi était vivement préoccupée. Son cœur lui disait qu'elle touchait à l'époque la plus importante de son existence, et elle éprouvait ces offres à la fois douloureuses et voluptueuses dont nous sommes presque toujours assaillis à la veille d'un événement qui doit décider de notre avenir. On voudrait à la fois reculer et accélérer l'heure du dénoûment ; on est poltron et téméraire ; on souffre et on se complait dans cette souffrance.

— Au bout d'un quart d'heure, le vicomte de Ganay ouvrit la bouche.

— Guyonne dit-il d'une voix si timide que l'instinct de la jeune fille plutôt que son oreille entendit ce nom.

— Elle se rapprocha.

— J'ai, poursuivit l'écuyer, de graves révélations à vous faire.

— Et il jeta un coup d'œil sur Guyonne qui s'inclina sans cesser de marcher.

— Ces révélations, continua Jean, j'aurais peut-être dû vous les faire le jour où le bon Philippe vous ramena au camp. Mais elles sont d'une importance telle que, pour vous initier au secret qu'elles renferment, la certitude de n'être entendu que de Dieu et de vous m'était nécessaire. Il a fallu attendre que le temps me permit de vous conduire en un lieu sûr, à l'abri des indiscrets. Ce lieu est éloigné de deux lieues d'ici environ. Avant de vous y introduire, promettez-moi, mademoiselle, de me pardonner la triste condition à laquelle les circonstances m'ont forcé de vous asservir, même depuis que je sais.

— Oh ! monseigneur, s'écria-t-elle d'un ton ému, moi plutôt que de pardonner, laissez-moi bénir le généreux et noble maître.

— Arrêtez ! interrompit-il en fléchissant le genou ; entre vous et moi il n'y a d'autre maître que l'Éternel !

— Puis, remarquant que la jeune fille le considérait d'un air interdit, il ajouta rapidement :

— Venez, Guyonne, oh ! venez vite.

— Ils reprirent leur course sans mot dire et ne s'arrêtèrent que sur le rivage de la mer.

— Là, au flanc d'une falaise, la nature avait creusé une grotte d'où la vue pouvait embrasser l'océan et une partie de l'île de Sable. Au fond de la grotte s'étendait un banc tapissé de mousse.

— Entrez, dit le vicomte en montrant le réduit à Guyonne.



Elle voulut, par déférence, lui céder le pas, mais il dit avec un ton solennel :

— Mademoiselle la comtesse de Pentoëk veut-elle me faire l'honneur

Son geste acheva l'invitation.

Guyonne pénétra dans la grotte et, à la prière du gentilhomme, s'assit sur le banc de gazon.

Alors, Jean, vicomte de Ganay, seigneur de Pouilly, Gevrolles et autres fiefs du duché de Bourgogne, écuyer de monseigneur le marquis de la Roche, gouverneur de la colonie de l'île de Sable, se découvrit, tira de son sein un papier cacheté, et, mettant un genou à terre, présenta, avec ces mots, le papier à la jeune fille :

— Noble damoiselle, Marie-Antoinette-Guyonne comtesse de Pentoëk, souffrez que le plus humble de vos serviteurs vous offre votre extrait baptistaire.

Plus profondément étonnée encore par l'acte du vicomte que par la vue des sceaux armoriés qui ornaient le pli, Guyonne ne fit pas un mouvement.

— Prenez, reprit l'écuyer d'une voix douce. Ce papier contient la preuve de l'illustration originale de laquelle vous descendez.

Et comme la jeune fille, surpris jusqu'à l'effroi, par cette déclaration soudaine dont la portée même lui échappait, demeurait toujours dans une immobilité voisine de la prostration, Jean de Ganay lui prit la main, et la baisa respectueusement en y déposant le parchemin.

— Monseigneur, balbutia Guyonne, je ne comprends pas . . .

— Ecoutez-moi, dit vivement le jeune homme : écoutez-moi, noble fille, vous ne me devez plus la titre de monseigneur. Pour vous je ne suis qu'un simple écuyer, et vous, damoiselle Guyonne, vous comptez, parmi vos ancêtres, les plus illustres et les plus valeureux seigneurs de la Normandie et Bretagne. Damoiselle Guyonne, celle que vous aviez coutume de nommer votre mère ne l'était pas ; celui que vous aviez coutume de nommer votre père ne l'était pas plus. Votre mère, Guyonne, s'appelait Elizabeth-Guyonne de la Roche. Elle était sœur du marquis Guillaume de la Roche-Comnard, et d'Adelàide de la Roche, mère de Laure de Kerskoën. Vous appartenez donc, damoiselle Guyonne, aux de la Roche par les femmes, et monseigneur Guillaume de la Roche est votre oncle maternel.

— Ste. Vierge ! se peut-il ! n'est-ce pas un rêve ? s'écria Guyonne, tandis que le vicomte continuait :

— Votre père, damoiselle Guyonne, fut un vaillant capitaine, Georges-Arthur-Maxime de Pentoëk, comte de St. Lô . . .

— Mais comment ? c'est une erreur ! vous vous trompez . . . monseigneur ! disait la jeune fille bouleversée.

— Descêlez ce parchemin et vous reconnaîtrez la vérité . . .

— Non, non, Jésus mon doux Sauveur, je n'oserais jamais . . .

— Eh bien ! si vous m'autorisez, noble damoiselle, dit Jean de Ganay, en reprenant le pli que Guyonne tenait dans sa main entr'ouverte . . .

— Ah ! quittez cette posture, monseigneur, murmura-t-elle.

Et sa prière fut énoncée avec une amabilité charmante, mais qui équivalait à un ordre.

La jeune fille avait retrouvé son tact féminin, et, avec cette promptitude qu'ont les femmes à se placer subitement au niveau des circonstances, elle savait déjà être gracieuse et impérieuse dans ses manières et dans ses paroles.

L'écuyer se leva et resta debout la tête nue.

Dans cette position, il faisait face à Guyonne et son corps placé devant l'entrée de la grotte empêchait de voir au dehors.

— Daignez vous assôir, lui dit notre héroïne en l'invitant avec la main à prendre place auprès d'elle.

Jean, joyeux, allait obéir, quand une explosion retentit à quelques pas.

Le vicomte lâcha un cri et tomba baigné dans son sang.

## CHAPITRE IX.

### AMOUR.

Au cri du jeune homme, comme un lugubre écho répondirent deux autres cris : l'un déchirant, plein d'angoisses ; l'autre terrible, plein de menaces. Guyonne avait poussé le premier, Philippe Francœur le second. Débouchant d'un bouquet de sapins, ce dernier se précipita vers une dune de sable derrière laquelle un homme se tenait tapi. Le Maléficieux était pourpre de fureur. Sa main brandissait un long coutelas. Il foudrita sur l'homme et

l'assailit avec rage. Une lutte s'engagea : lutte courte, sombre et fatale. Bientôt le matelot eut désarmé son adversaire, qui se défendait avec la crosse d'un mousquet, puis il le terrassa et lui plongea son couteau dans le cœur.

Ce combat avait été rapide comme l'éclair. Après s'être assuré que l'ennemi n'existait plus, Philippo s'élança vers la grotte. Il trouva Guyonne accroupie près du vicomte de Ganay, blessé à l'épaule par une balle. La jeune fille, tout en pleurs, avait déchiré le vêtement du vicomte et s'efforçait d'étancher le sang qui jaillissait à flots d'une plaie béante.

Durant cette délicate opération, le jeune homme lui souriait doucement. Il semblait heureux de l'accident qui, mieux qu'un aveu, lui apprenait l'amour de Guyonne pour lui.

— Oh ! Philippe, s'écria-t-elle, en apercevant le matelot, c'est le ciel qui vous envoie ! venez, venez vite, monseigneur se meurt ! aidez-moi à le secourir !

— Monseigneur ! répéta Philippo d'un ton douloureux.

— N'ayez pas d'inquiétudes, mes chers amis, dit d'ollemont le vicomte, ce ne sera rien. Aucune des parties nobles n'a été atteinte. Tâchez seulement d'arrêter l'effusion du sang, car je m'affaiblis.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sauvez sa vie et prenez la mienne, sanglotait la pauvre Guyonne.

— Voyons, dit Philippe, en se baissant. Je me connais aux entailles, moi, oui bien !

Et se tournant vers Guyonne :

— Vous, mon enfant, lui dit-il, allez chercher de l'eau à la source la plus voisine. Pendant ce temps, j'examinerai la blessure...

La jeune fille ne se le fit pas répéter. Et tandis que Francœur procédait à son examen avec toute l'habileté d'un patricien consommé, Jean de Ganay lui dit :

— Mais comment...

— Pierre, monseigneur ! encore, mais pour la dernière fois, ce Pierre !

— Lui ! ce misérable ?

— Il n'a reçu sa punition, monseigneur. Je lui ai servi de valet des hautes-œuvres.... Allons ! voilà qui est bien, cette blessure n'est qu'une avarie. Huit jours de repos serviront à la réparer. L'os de l'épaule a été froissé, mais il n'y a rien de rompu dans les agès... Oui bien, je lui ai rendu le bon service d'en débarrasser la colonie. Je savais qu'il rôdait de ce côté. Un de nos gens disait l'avoir aperçu : aussi quand, ce matin, je vous ai vu sortir, je me permis de vous dire de loin. Ça n'était pas dans la consigne, mais enfin, monseigneur, ça me faisait tic tac dans l'entrepoint, et coûte que coûte, je fis voile après vous. Punissez-moi, monseigneur, je l'ai mérité...

— Bon Philippe, murmura le vicomte en lui tendant la main.

— Donc, reprit le matelot, j'arrive au coin du petit bois à quelques toises d'ici, et bêta comme un novice, au lieu de monter mon quart, je m'amuse à muser sur l'herbe...

— Voici de l'eau, interrompit Guyonne en apportant sa casquette de peau remplie d'eau fraîche. Mais comment va monseigneur, dites-moi, Philippe ? ce ne sera pas sérieux, n'est-ce pas ? Oh ! bonne Sainte Vierge, comme le sang coule...

— Ne craignez rien, mon enfant, répondit le Maléficieux. Par bonheur, le maladroït a manqué son coup, nous en serons quitte pour une écorchure.

Assisté de la jeune fille, il lava la plaie avec soin, y appliqua une compresse d'eau froide, banda le tout tant bien que mal, en continuant son histoire ; et, quand il eut fini, il présenta une gourde au vicomte.

— Buvez un petit coup, monseigneur ; rien de meilleur pour ranimer les forces. Cette outre, c'est mon *vade mecum*, comme disait notre pauvre ami, feu Gros-bec. Heureusement que je l'ai retrouvée, car je l'avais perdue dans les glaces... une fameuse gourde, oui bien, par la fourche de Neptune ! je ne la donnerais pas pour dix angelots d'or... Bon ; mon tonique a fait son effet, qu'est-ce que je vous disais ? Ses couleurs reviennent, n'est-ce pas, l'enfant ?

Pour toute réponse Guyonne se pendit à son cou et l'embrassa.

— Ça fait toujours du bien, quoiqu'on ait cinquante ans sur les épaules, des baisers comme ça, dit-il gaiement.

Ensuite, il prit le vicomte dans ses bras, le coucha sur le banc de gazon et parut se consulter. De temps en temps, il regardait le ciel et grommelait des paroles de contrariété. Ni Guyonne, ni Jean ne l'écoutaient. L'un allongea par une perte de sang assez abondante, demeurait plongé dans cette sorte de voluptueuse torpeur, suite ordinaire d'une hémorragie ; l'autre agenouillé, près du vicomte lui formait un oreiller avec son bras et le contemplant avec cette expression d'amour divin que Raphaël a mise dans la tête de Marie-Madeleine.

— Mille écoutilles ! s'écria tout-à-coup le matelot, en frappant du pied ; il ne manquait, plus que ça ! la pluie !

Cette exclamation éveilla Guyonne.

— Il pleut ! répéta-t-elle.

— Oui bien, il pleut, par la fourche... Bast ! n'importe ! vous, ma chère enfant, vous resterez ici avec monseigneur et moi j'irai chercher quelques uns de nos gens pour le transporter au camp.

— Oh ! non, pas vous, Philippe ; mais moi, dit vivement la jeune fille. Il est préférable que vous demeuriez avec monseigneur. Si on attendait encore à sa vie, pensez donc ! je ne pourrais le défendre aussi bien que vous.

— Quant à une nouvelle attaque, elle n'est pas à redouter, cependant comme vous avez le pied plus lesté que le mien...

— Eh bien ! reprit-elle, venez soutenir la tête de monseigneur, et avant deux heures, je jo serai de retour !

Elle s'inclina pour retirer doucement son bras, et le jeune homme profitant de ce mouvement, prit le cou de Guyonne avec sa main gauche, lui abaissa la tête et la baisa au front...

Une brûlante rougeur protesta pour la pudeur de la jeune fille, mais une sensation de plaisir indicible avait gagné la cause de l'amant.

— C'est convenu, partez ! dit Philippe qui avait fait semblant de ne pas remarquer cette petite scène intime.

Guyonne s'éloigna, non sans avoir multiplié ses recommandations au matelot, et laissé pour adieu à l'idole de son cœur, un long regard. Son absence fut aussi courte que possible. Elle revint suivie de quatre Colons qui portaient un brancard couvert de peaux, car il pleuvait à torrents. Vers le soir, Jean de Ganay reposait dans son lit au Castel du camp ; Guyonne veillait à ses côtés. A dater de ce jour, le cours des relations entre les deux jeunes gens changea complètement. La maladie de Jean fut le trait d'union qui acheva de marier leurs belles âmes. L'un par l'autre, ils comprirent combien ils étaient bons, vertueux et nobles. N'eût été l'accident arrivé au vicomte, bien des mois peut-être se seraient écoulés avant que Guyonne osât se familiariser avec l'idée d'être aimée par Jean de Ganay, et que celui-ci connût la suavité des sentiments qui animaient la jeune fille. Mais les heures qu'ils coulaient en tête à tête, sans être distraits par les influences extérieures, les petits soins qu'exigeait l'état du blessé ; les affectueuses causeries faites à voix basse, la main dans la main, les regards confondus ; les épanchements de l'esprit achevèrent d'embraser ces deux êtres si bien faits l'un pour l'autre.

La jeune fille était si lasse de son rôle d'homme, qu'elle inventait mille mignardises charmantes pour rappeler son sexe. Une pensionnaire n'aurait pas été plus chaste qu'elle ; une amante pas plus tendre ; une mère pas plus empressée. On eût dit que les trois qualités de la femme étaient réunies en elle, la pudeur, l'amour, le dévouement : Trinité sacrée dont l'aurore brillait à son front et enflammait le vicomte d'une douce ivresse. Elle lui apparaissait comme un ange descendu du ciel pour le guider au bonheur. Et il était si heureux, qu'il craignait presque de voir approcher sa guérison. Que faire en effet, lorsque sa santé serait rétablie ? Découvrirait-il à ses compagnons le sexe du faux Yvon ? L'épouserait-il à la face de Dieu ! ou bien continuerait-il de se comporter comme au temps où il ignorait tout ? Le dilemme était affreux. Jean ne pouvait opter ni pour une décision, ni pour une autre. La seule chance de salut qui lui restait, c'était la prompte arrivée d'un vaisseau qui les délivrerait tous. Mais devait-il s'arrêter à cette illusion ? Depuis cinq ans qu'il la ra, vivait et qu'elle s'éteignait, n'avait-il pas appris à la considérer sous son vrai jour ? Pauvre Jean, ces soucis empoisonnaient la source à laquelle il buvait à longs traits. Souvent, en contemplant Guyonne, vaincue par la fatigue et endormie sur un escabeau à son chevet, le jeune homme gémissait et des larmes gonflaient ses paupières ; souvent au milieu d'une de ces conversations muettes dont les amants savent si bien la langue, il soupirait tristement. Mais douée d'intus-susception, Guyonne devinait la cause de ce soupir, et pour chasser de l'esprit de son bien-aimé, des réflexions pénibles, la jeune fille souriait. De même que le soleil dissipe les nuages, ce sourire dissipait les chagrins du vicomte. Leur tendresse était immense comme la cause qui l'avait fait naître, pure comme l'aile de la colombe. Ils s'aimaient en enfants, suçant le miel de ce premier amour avec ardeur, et luttant de sacrifices, pour se cacher leurs tourments. Car Guyonne ne souffrait pas moins que Jean de Ganay, de sa position équivoque, et l'avenir l'épouvantait ! Mais c'était à ces heures de doute et d'amertume qu'elle recueillait les trésors de son affection pour les verser sur le vicomte ;

c'était à ces heures, surtout, qu'elle le berçait de chastes caresses, qu'elle lui chantait les divines mélodies de l'amour, et endormait son esprit endolori dans les bras rosés de l'Espérance. Elle réussissait facilement, si facilement qu'elle même finissait par le suivre dans ses rêves de félicité. Nous aimons tant à tromper nos ennuis, il y a tant de ressources dans un jeune amour ! Guyonne, parvenue à trente ans sans avoir été aimée, et rencontrant tout à coup l'amour qu'elle désirait, ressemblait au voyageur altéré qui trouve un fruit au milieu du désert. D'abord il craint d'y toucher ; s'il était venimeux, se dit-il ? Puis il avance la main, la retire, l'avance encore, saisit le fruit, le flaire, y porte la dent ; le rejette, le reprend et enfin le dévore avidement, tout en redoutant qu'il ne contienne des sucs mortels.

Le jour où Jean de Ganay sortit de son lit fut un beau jour. Les huit colons qui restaient vinrent le féliciter, et lui apporter les plus beaux produits de leur chasse ou de leur pêche.

Le soir, le vicomte, après un repas partagé avec ses compagnons, étant retidu dans sa chambre, dit à Guyonne, de sa voix touchante et sympathique :

— Maintenant, mon amie, je vais vous rendre l'héritage de vos parents. Voici, ajouta-t-il en ouvrant le coffre, le portrait de votre mère, la noble Elizabeth-Guyonne de la Roche, et voilà la correspondance de vos malheureux parents.

La jeune fille baisa tendrement le souvenir que lui présentait le vicomte et celui-ci reprit :

— Vous me pardonnerez, j'ose l'espérer, d'avoir violé le secret de ces lettres en apprenant comment elles sont tombées en ma possession.

Ayant raconté ce qui lui était arrivé à bord de l'*Épave de l'Erable*, Jean continua :

— Quand j'eus forcé la cassette, le portrait qui y était enloui me frappa vivement. Je savais bien avoir vu quelque part sa ressemblance. Mais sans Philippe qui m'éclaira, je n'aurais pas songé tout de suite à ma bien-aimée.

Guyonne lui pressa la main pour le remercier.

— Alors, j'eus l'indiscrétion de lire cette correspondance de deux amants infortunés ici-bas, qui jouissent, sans doute, dans l'autre monde du bonheur qu'ils n'ont pu obtenir dans celui-ci. Oui, ils se sont bien aimés, eux aussi, votre père et votre mère, ma Guyonne ! Oh ! j'ai pleuré en parcourant ces pages éloquentes, écrites avec les larmes de la douleur... Votre père, Georges-Arthur-Maxime de Pentoëk avait de bonne heure embrassé la carrière maritime. A vingt ans, on le considérait comme l'un des officiers les plus distingués dans sa profession. Venu en congé à Nantes, vers 1565, il y fit la connaissance de votre mère Guyonne de la Roche. Ils étaient beaux tous deux, ils s'éprirent l'un de l'autre. Mais une vieille rancune divisait la famille des de la Roche et des Pentoëk. Au mot de mariage, avec un Pentoëk, le vieux marquis de la Roche fronça les sourcils, et votre mère fut convaincue que jamais elle n'aurait l'acquiescement de son père. Les obstacles enflammèrent la passion des deux jeunes gens. Ils se jurèrent fidélité éternelle. Un prêtre compatissant consentit à les unir en secret. L'hymen eut lieu dans la cabane d'un paysan. Une seule personne, hormis les parties concernées, fut mise dans la confidence. Cette personne, ma Guyonne, ce fut Marguerite, votre mère adoptive. Elle était sœur de lait de Guyonne de la Roche. Elle aida sa maîtresse à cacher une grossesse qui ne tarda guère à se déclarer. Puis, à votre naissance, elle vous recueillit et vous éleva comme son enfant. Pendant ce temps, votre père était appelé à Brest. C'est là qu'il apprit que sa femme adorée lui avait donné une fille. Oh ! vous lirez la lettre qu'il écrivit alors à votre mère, Guyonne ! Comme il l'aimait, comme il savait alléger ses peines ! Mon Dieu ! je voudrais pouvoir vous aimer comme cela...

— Bon ami, continuez, je vous prie, dit la jeune fille tout en larmes.

— Hélas ! ce que j'ai à vous narrer maintenant est bien navrant. La *Navarre* où servait Maxime de Pentoëk reçut l'ordre d'aller aux Indes. Quatre années s'écoulèrent sans qu'on en entendit parler. Puis la nouvelle se répandit qu'il avait fait naufrage. Ce fut le coup de mort pour votre mère...

Jean de Ganay fit une pause, pour ne pas troubler la douleur de la jeune fille qui éclatait en sanglots ; et, quand elle se fut un peu calmée, il termina ainsi cette mélancolique histoire :

— Votre père, cependant, n'avait pas péri. Le navire qui le portait ayant sombré sur les côtes des Indes Occidentales, il y resta jusqu'à ce qu'il pût revenir en France où il comptait retrouver une épouse chérie et un petit ange pour le consoler de ses malheurs passés. Jugez de son désespoir lorsqu'il rentra à Nantes !... Il demanda Catherine : On ne savait ce qu'elle était devenue...

— Mon ami, murmura Guyonne, d'une voix brisée et en tombant à genoux ; prions Dieu pour ceux qui ne sont plus !

## CHAPITRE X.

## DÉNOUEMENT.

Une semaine après, le vicomte Jean de Ganay était complètement rétabli. Par une belle après-midi, il proposa à Guyonne une partie de pêche. La jeune fille s'empressa d'accepter. S'étant munis de ligne, ils montèrent dans un grand canot fait d'un trouc d'arbre, et partirent avec le Maléficieux qui devait remplir l'office de rameur.

Les deux jeunes gens s'assirent à la poupe de l'embarcation, et Philippe, se doutant bien qu'ils songeraient plus à s'entretenir de leur amour qu'à faire la guerre aux habitants des eaux, se plaça de façon à leur tourner le dos. Pour les moins gêner par sa présence, le brave matelot, se mit à entonner une vieille chanson guerrière.

Aussi préoccupé de leur avenir qu'ils l'étaient eux-mêmes de leur mutuelle tendresse, Francœur ne prit garde, ni au temps qui fuyait avec la rapidité de l'aigle, ni à un cercle de petits nuages qui cernait l'orbe du soleil couchant.

Subjugués par les esclaves de ce fluide magnétique que l'amour communique et reçoit en même temps par la présence des amants, Guyonne et Jean rêvaient bien plus encore qu'ils ne causaient. Mais cette rêverie était le langage harmonieux de leurs cœurs. Ils lisaient sans aisément leurs pensées que si elles eussent été écrites, ils se comprenaient mieux que s'ils eussent parlé. La véritable amour est si immatériel que tout effort, tout mouvement physique, pour se prononcer, lui répugne. C'est une fleur délicate qu'on ne reconnaît qu'à son parfum, à ses couleurs naturelles ; une mélodie du soir qu'on savoure silencieusement, et dont on détruirait le charme en la voulant analyser. On peut encore comparer cette sensibilité exquise de tout notre être, quand, aimant sincèrement, nous sommes près de l'objet aimé, à la disposition dans laquelle nous nous trouvons, lorsqu'un soir d'automne, à la tombée du crépuscule, plongé dans un fauteuil, devant un bon feu, nous évoquons les gracieuses images de l'imagination. Elles accourent, nous les voyons, nous les sentons, nous respirons leur haleine, nous devisons avec elles, et nous n'appartenons plus à ce monde. Baigné dans un fleuve de délices, nous désirerions nous y noyer, et nous craignons de remuer la tête, nous craignons de bouger, tant nous avons peur d'effaroucher les fantômes de notre somnolence.....

Tout à coup, Philippe Francœur suspendit son chant et se dressa debout dans le canot. Guyonne et Jean tressaillirent.

— Qu'y a-t-il ? demanda ce dernier.

Les regards attachés à l'occident, le matelot ne répondit pas.

En ce moment, un nuage noir, aux franges rouges comme le feu, cachait le soleil.

— Le cap au nord-ouest, monseigneur ! le cap au nord-ouest ! s'écria Philippe, sans essayer de déguiser son émoi.

Jean de Ganay imprima au gouvernail fixé derrière lui un mouvement si brusque que la planchette se brisa. Au même instant, un mugissement sourd et lointain se fit entendre.

Le matelot se jeta sur ses avirons.

Deux risées successives sifflèrent dans l'air.

— Mon Dieu ! fit Guyonne en se serrant contre le vicomte, qui l'entoura de ses bras, par cet in-lini incompréhensible qui nous rapproche tous pour lutter contre le danger, même lorsque la lutte est impossible.

Le ciel se marbrait de taches sombres, la mer grossissait, de lourds goélands voletaient au-dessus de l'embarcation.

— Faut-il te venir en aide, Philippe ? dit l'écuyer.

Le Maléficieux n'entendit pas, une rafale stridente poussait contre le canot des montagnes d'eau.

— Cramponnez-vous au banc ! s'écria Francœur.

Par bonheur, les lames passèrent à côté.

Dégagé de son voile, l'astre du jour jetait un dernier regard sur l'océan courroucé.

— Un navire ! j'aperçois un navire ! clama Guyonne.

En effet un vaisseau était en vue.

— Ah ! nous sommes sauvés ! Il se dirige vers l'île de Sable, dit le vicomte, qui oubliait déjà le péril auquel ils étaient exposés.

Philippe demeura silencieux, tous ses efforts tendaient à maintenir l'esquif en équilibre.

Rapidement la nuit arriva. L'Atlantique hurlait comme une bête fauve, et mêlait sa voix formidable aux glapissements du vent.

On n'osait ouvrir la bouche, on n'osait se mouvoir sur le canot...

Soudain, comme la chaloupe arrivait à la cime d'une vague, une masse sombre se profila près d'elle.

— Au secours! vociféra Jean de Ganay, reconnaissant le navire qu'ils avaient distingué deux heures auparavant.

Enlacée à son amant, Guyonne leva la tête, et poussa un cri d'indicible effroi!

Un rayon de lune lui avait montré la figure sardonique du pilote Alexis Chedotel, accoudé à la lisse de tribord du navire. . . . .

Le lendemain matin, il y avait grande allégresse sur l'île de Sable. Une barque de cent tonneaux se balançait coquettement à un demi mille de la côte.

Chedotel la commandait.

Un listre auparavant, après avoir déposé quarante individus sur l'île de Sable, prétextant des tempêtes qui le chassaient vers l'Europe, le pilote avait ramené Guillaume de la Roche en France. "Ce dernier n'y eut pas plutôt mis le pied, dit l'Historien du Canada, qu'il se trouva enveloppé dans une foule de difficultés au milieu desquelles le duc de Mercœur qui commandait la Bretagne le garda prisonnier pendant quelque temps. Ce ne fut qu'au bout de cinq ans qu'il put raconter au roi qui se trouvait à Rouen ce qui lui était arrivé dans son voyage. Le monarque, touché du sort des malheureux abandonnés dans l'île de Sable, ordonna au pilote qui les y avait conduits d'aller les chercher. Celui-ci n'en trouva plus que douze. . . . .

"A leur retour, Henry IV voulut les voir habillés comme on les avait trouvés. Leur barbe et leurs cheveux qu'ils avaient laissés croître pendaient en désordre sur leurs poitrines et sur leurs épaules; leur figure avait déjà pris un air sauvage et sauvage qui les faisait plutôt ressembler à des Indiens qu'à des hommes civilisés. Le roi leur fit distribuer à chacun cinquante écus et leur permit de retourner dans leurs familles, sans pouvoir être recherchés de la justice pour leurs anciennes offenses."

Ainsi finit le drame de l'île de Sable, un des plus remarquables des annales du Canada.

— Mais Jean de Ganay! Jean de Ganay! le brave Jean de Ganay! s'écria ma lectrice en froissant ce livre de désappointement.

— Et Guyonne! la divine, l'incomparable Guyonne! réclame mon lecteur avec une impatience bouffue.

— Qu'est devenu ce bon Maléficieux? mon Dieu! je voudrais pourtant bien le savoir, demande une voix enfantine.

Ne pouvant résister à cette trinité charmante qui le presse, dût-il commettre un mensonge pour satisfaire son auditoire, le conteur répond:

Philippe Francœur, Guyonne de Kerskoën et Jean de Ganay, après avoir affronté mille morts, abordèrent sur les côtes de l'Acadie. Ils furent reçus par quelques familles qui s'y étaient fixées. Les deux amants se marièrent. Durant une année, ils jouirent d'un bonheur sans mélange. Mais au bout de ce temps, Guyonne mourut en donnant le jour à un garçon.

— Pardonnez-moi, mon ami, dit-elle, à son époux avant de rendre l'âme; je vous avais cédé le vœu que j'avais fait, le jour où j'allais périr de froid sur un glaçon, de consacrer au culte de Jésus le reste de mes jours, s'il les épargnait. A ce vœu vous savez que j'ai manqué. Le seigneur n'a pas voulu bénir notre union; que sa sainte volonté soit faite! Puisse l'exemple de sa mère, rappeler sans cesse au pauvre enfant qui vient de naître qu'il faut observer religieusement ses serments si l'on veut être heureux en ce monde et dans l'autre!

Brisé par la douleur, Jean de Ganay répondit par une explosion de sanglots.

Il ne retourna jamais dans sa patrie et se consacra tout entier à l'éducation de son fils. Ce fils, qu'il nomma Yvon, en souvenir de Guyonne, fut la tige de cette postérité célèbre dont vous trouverez l'histoire dans mes MEMOIRES D'UNE FAMILLE CANADIENNE, depuis l'an mil six cent six, jusqu'à l'an mil huit cent cinquante?

F I N .

H. EMILE CHEVALIER.

# LA SORCIERE DE ST. CHARLES.

RÉCIT DRAMATICO-HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION  
CANADIENNE DE 1837-38.

**H. E. CHEVALIER.**

La Sorcière de St. Charles formera un beau volume de 300 pages, orné de Vignettes, et sera publiée au commencement du mois de Mars prochain. Prix \$1.

---

## OLD COUNTRYMAN.

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue St. Vincent, No. 25.

---

## GALIBERT ET FRERE,

156, RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEaux DE VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS DE PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, etc.  
Montréal, Février 1854.

---

## LE PAYS,

JOURNAL DES INTERETS DEMOCRATIQUES.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine le Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année ; l'autre une fois par semaine le Mercredi, à DEUX PIASTRES : l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal : il est celui qui a le plus d'annonce et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes :—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,

Jos. ROY, No. 25, rue St. Paul,

ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul,

JACQ. AL. PLINGUET,

*Propriétaire.*

Montréal, février 1854.

---

## BUREAU DE TRADUCTION

### EN FRANCAIS, ANGLAIS, ALLEMAND ET ITALIEN.

Les personnes qui désirent avoir des traductions de lettres, manuscrits, romans, circulaires, affiches, annonces, etc., en Français, Anglais, Allemand, ou Italien, peuvent s'adresser, en toute confiance, au bureau de la *Ruche*, 25, rue St. Vincent, à Montréal. On leur fournira les traductions qu'elles souhaiteront à des prix fort raisonnables.

Montréal, Février 1854.



# LIBRAIRIE FRANÇAISE,

UNIVERSELLE,

No. 82, LEONARD STREET, No. 82,

NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du **VERITABLE BON MARCHÉ**, et de donner au prix de **6 cents le volume**, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

## PRINCIPALES COLLECTIONS.

Romans populaires	480	livraisons-volumes	\$30 0
Alexandre Dumas	400	" "	25 0
Histoire Naturelle	375	" "	25 0
Veillées Littéraires	300	" "	20 0
Panthéon Populaire	200	" "	15 0
Comédie Humaine	160	" "	10 0
Chateaubriand illustré	150	" "	10 0
Romans illustrés	150	" "	10 0
Illustrations littéraires	120	" "	7 50
Ensemble	2335	" "	\$150 0

On peut souscrire :—1o. Par livraison ou volume à 6 cents ;—2o. Par ouvrage ou auteur complet ;—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de \$1. 25.

MÉCHIN.

Fevrier, 1854.

## AUX MERES ET NOURRICES.

LE

### TRESOR DES NOURRICES

manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les *débords*, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfants sont si sujets.

☞ C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfants. 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie :—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums de toute espèce. Eaux de Cologne, de Lavande, etc., ainsi que des brosses à dents, et en général tous les articles de toilette.

PHARMACIE, NO. 42, RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.

Février, 1854.

## DELAGRAVE ET CIE.,

No. 38, RUE NOTRE-DAME, No. 38.

Importent en caisses d'une douzaine Château Lafitte, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Porte, aussi liqueurs fines et vieux Cognac, Champagne, etc., ainsi que toutes autres sortes de Vins, et

DE PLUS,

MM. De L. et Cie, avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes, et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

DELAGRAVE & CIE.

Montréal, février 1854.

# ILLUSTRATIONS NOUVELLES,

## A DES PRIX REDUITS,

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, 25, rue St. Vincent, savoir :

DE BALZAC.

César Biroteau.  
Une ténébreuse affaire.  
Modeste Mignon.  
Les parents pauvres.  
Une fille d'Eve.  
Louis Lambert.  
La maison Nucingen.  
Eve et David.  
Un début dans la vie.  
Honorine.  
La recherche de l'absolu.  
Le martyr calviniste.  
Le curé de village.  
Amour et mariage.  
La confiance des Ruggieri.  
Histoire des treize.

SILVIO PELLICO.

Mes prisons.

CAYLA.

Histoire des Invalides.

CAMILLE LEYNADIER.

Histoire pittoresque de la Bastille.

Le donjon de Vincennes.

Le masque de fer.

Histoire des maréchaux de l'empire.

VICTOR HUGO.

Les voix intérieures.

Les châtiments.

Le roi s'amuse.

Le dernier jour d'un condamné.

Claude Gueux.

Han d'Islande.

Notre-Dame de Paris.

Lucrèce Borgia.

Bug-Jargal.

Marion Delorme.

Hernani.

Marie Tudor.

EUGÈNE SCRIBE.

Dix ans de la vie d'une femme.

Carlo Broschi.

Proverbes.

L'ambitieux.

Adrienne Lecouvreur.

Judith.

La grand'mère.

Le verre d'eau.

La camaraderie.

La Bohémienne.

Valérie.

Le mariage d'argent.

Avant, pendant et après.

Les contes de la reine de Navarre.

La maîtresse anonyme.

La calomnie.

Bertrand et Raton.

CHATEAUBRIAND.

Les quatre Stuarts.

Les martyrs.

Le paradis perdu.

Itinéraire de Paris à Jérusalem.

Voyages en Italie et en Amérique.

René.

Les Natchez.

Le printemps d'un proscrit.

LE TASSE.

La Jérusalem délivrée.

ALEXANDRE DUMAS.

Le chevalier de maison rouge.

Blanche de Beaulieu.

Histoire d'un mort.

Othon l'archer.

Vingt ans après.

Les trois mousquetaires.

Le vicomte de Bragelonne.

Les frères Corses.

Les mille et un fantômes.

Ange Pitou.

Dieu et Diable.

Voyage en Afrique.

Le marabout de Sidi Capschi.

Mémoires d'Alexandre Dumas.

La colombe.

Maître Adam le calabrais.

Trois hommes forts.

La pêche aux filets.

Le testament de M. de Chauvelin.

La femme au collier de ve-lours.

GEORGE SAND.

Le meunier d'Angibault.

Les maîtres mosaïstes.

Kourroglou.

La petite Fadette.

François le Champi.

Valentine.

Horace.

Lucrezia Floriani.

Mauprat.

Isidora.

Jacques.

Leone Leoni.

La mare au diable.

Pauline.

Indiana.

Jeanne.

Le Piccinino.

PAUL FÉVAL.

Alizia Pauli.

Le banquier de cire.

Le loup blanc.

Les fanfarons du roi.

Le fils du diable.

La fontaine aux perles.

Le capitaine Spartacus.

HOFFMANN.

Contes nocturnes.

Contes fantastiques.

L'Elixir du diable.

MÉRY.

La Floride.

Le dernier fantôme.

Héva.

L'âme transmise.

Un futur à l'épreuve.

L'univers et la maison.

CLÉMENTINE ROBERT.

Jeanne la folle.

Les quatre sergents de la Rochelle.

Le mont St. Michel.

Une visite à la reine Hortense.

ALPHONSE KARR.

Clotilde.

La famille Alain.

Fa Dièze.

Hortense.

Une heure trop tard.  
 Einerley.  
 Le chemin le plus court.  
 Gèneviève.  
 Feu Bressier.  
 Une histoire invraisemblable.  
 Histoire de Rose et de Jean  
 Duchemin.  
 Une vérité par semaine.  
 Vendredi soir.  
 PAUL DE KOCK.  
 L'enfant de ma femme.  
 André le Savoyard.  
 Zizine.  
 Georgette.  
 M. Dupont.  
 Gustave.  
 Une fête aux environs de Pa-  
 ris.  
 La maison blanche.  
 Contes et chansons.  
 Mon voisin Raymond.  
 Un tourlourou.  
 Frère Jacques.  
 Un jeune homme charmant.  
 La femme, le mari et l'amant.  
 Jean.  
 La laitière de Montfermeil.  
 Un homme à marier.  
 Madeleine.  
 Ni jamais, ni toujours.  
 Un bon enfant.  
 La pucelle de Belleville.  
 BIBLIOPHILE JACOB.  
 Les aventures du grand Bal-  
 zac.  
 Une aventure de Racine.  
 Vertu et tempérament.  
 Le bon vieux temps.

Un divorce.  
 La sœur du Maugrabin.  
 L'oreille.  
 Les marionnettes.  
 Une nuit dans les bois.  
 La danse Macabre.  
 Les fumées du vin.  
 La marquise de Chatillard.  
 Pignerol.  
 La folle d'Orléans.  
 La chambre des poisons.  
 Le roi des Ribauds.  
 Le marchand du Hâvre.  
 L'éruption du Vésuve.  
 La servante de Rabelais.  
 Une chasse sous Charles IX.  
 Les deux fous.  
 La peste.  
 Le chevalier de Chaville.  
 La dette de jeu.  
 L'estrapade.  
 La barbe.  
 Un clou chasse l'autre.  
 Un duel sans témoins.  
 Le comte de Chatay.  
 La chambre du revenant.  
 Le banqueroutier.  
 Les écoliers sous Louis XII.  
 Les morts cordeliers.  
 Mort de Jean Goujon.  
 Les haines à mort.  
 Les deux mères.  
 Les sorts.  
 Le grand œuvre.  
 JULES LECOMTE.  
 Bras de fer.  
 P. J. DE BÉRANGER.  
 Chansons, œuvres complètes.

LÉON PLÉE.  
 Abd-el-Kader.  
 MOLE-GENTILHOMME.  
 Jeanne de Naples.  
 CHARLES DICKENS.  
 Les voleurs de Londres.  
 Contes de Noël.  
 Nicolas Nickleby.  
 EUGÈNE SUE.  
 Comédies sociales.  
 Atar-Gull.  
 Le commandeur.  
 La coucaratcha.  
 Deux histoires.  
 Latréaumont.  
 Deleytar.  
 Jean Cavalier.  
 La vigie de Koat-Ven.  
 Arthur.  
 Le marquis de Létorière.  
 Les mystères de Paris.  
 Fernand Plessis.  
 La bonne aventure.  
 Les sept péchés capitaux.  
 MICHEL MASSON.  
 Une couronne d'épine.  
 EMILE SOUVESTRE.  
 Riche et pauvre.  
 Les péchés de jeunesse.  
 Les récits de la Muse popu-  
 laire.  
 La maison isolée.  
 Le secret d'une fortune.  
 FREDERIC SOULIÉ.  
 Marguerite.  
 Le bananier.  
 La première lotterie.  
 MADAME DE STAEL.  
 Corinne.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beaucé, Staal, et autres, non moins distingués.

Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amateurs de la bonne littérature tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.

Juillet, 1854.